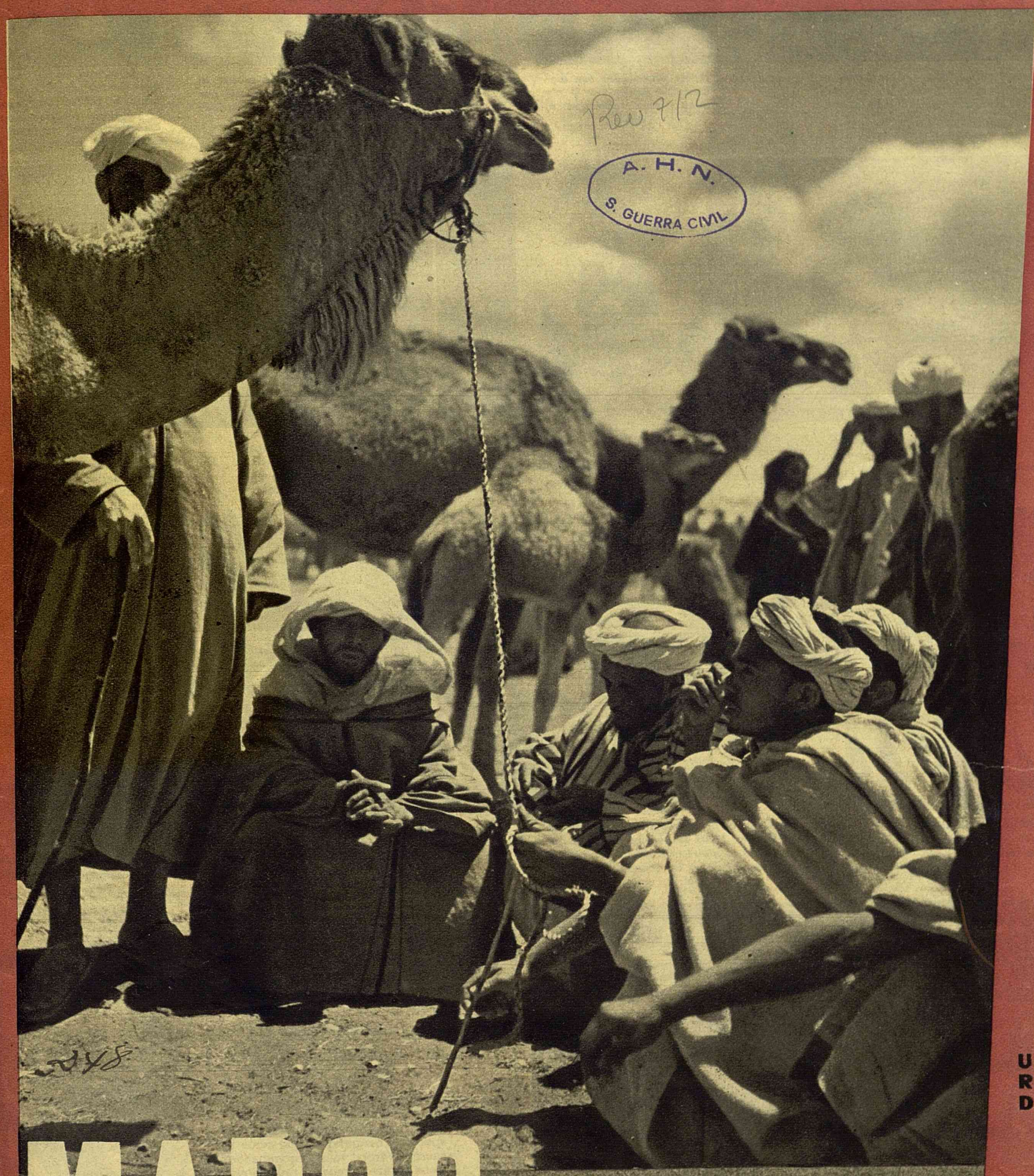
Nº 215
24 FÉVRIER 1938

Archivo

regards

1 fr. 50
1. 75 BELGES
0. 35 SUISSE
24 pages
PARAIT LE JEUDI



Rev 7/2

A. H. N.
S. GUERRA CIVIL

UN REPORTAGE DE GRUN

MAROC terre en fièvre

© Archivos Estatales, mecd.es
ARCHIVOS ESTATALES

REGARDS sur le MONDE

A l'Opéra-Kroll de Berlin, Hitler a prononcé, le 20, devant le Reichstag, un discours où il attaque violemment la Russie Soviétique, l'Espagne, et menace la Tchécoslovaquie.

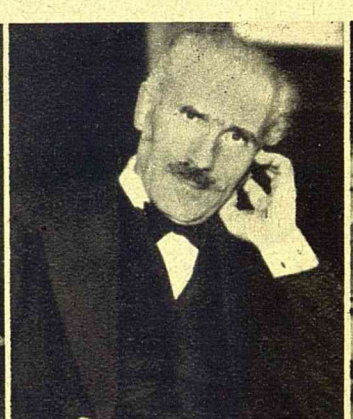
Hitler prononçant son discours. « Après moi il n'y avait plus personne », dit-il.

La foule dans les rues de Berlin écoute le discours du chancelier Hitler, transmis par des hauts parleurs installés sur des camions

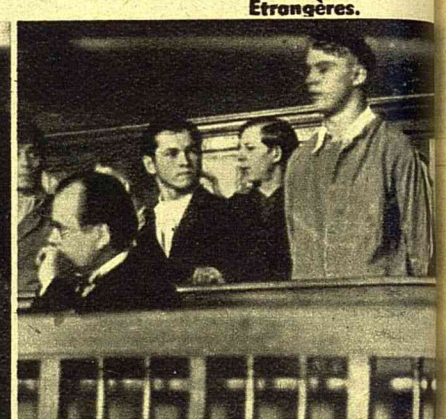
M. Eden, qui, après un dramatique Conseil de Cabinet à Londres, a refusé de s'associer à la politique réactionnaire de M. Chamberlain et a donné sa démission de ministre des Affaires Etrangères.

Hitler a reçu à Berlin M. Seyss Inquart, son homme de confiance à Vienne, qu'il a fait nommer Ministre de l'Intérieur.

Le chancelier Schuschnig qui livre son pays au fascisme hitlérien, assiste à une réunion du Front Patriotique autrichien.



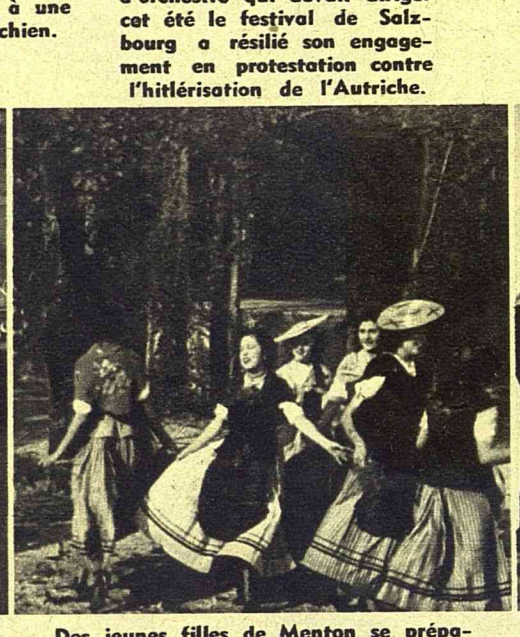
Toscanini, le célèbre chef d'orchestre qui devait diriger cet été le festival de Salzbourg a résilié son engagement en protestation contre l'hitlérisation de l'Autriche.



Le célèbre avocat, Hans Litten, célèbre défenseur des jeunesses communistes à Berlin en 1933, vient de mourir dans un camp de concentration.

De jeunes Anglaises se préparent à concourrir pour devenir « girls » dans un music-hall de Londres.

Le Code civil est modifié en faveur de la femme. Voici le dernier mariage parisien où le maire a prononcé les paroles trop connues : « La femme doit obéissance à son mari. »



Des jeunes filles de Menton se préparent à célébrer la fête du « Citron », qui aura lieu à la fin du mois dans leur beau pays.

Le « Pasteur », après son lancement à St-Nazaire, le 16 février, est salué joyeusement par les marins français.

La table à laquelle était assis Jaurès quand il fut tué au Café du Croissant fin juillet 1914, a été offerte à la municipalité de Champigny, ce qui a donné lieu à une touchante cérémonie en souvenir du grand tribun socialiste.

Le général Miaja, défenseur de Madrid, visite les fabriques d'armes de Catalogne.

LA SEMAINE DES PETITS LITS BLANCS ESPAGNOLS

Au Théâtre de la Porte St-Martin

chaque soir, du Mercredi 2 Mars
au Dimanche 6 Mars
et en matinée le Jeudi 3 et le Dimanche 6

Le Groupe des danseurs enfants

" JEUNESSE D'ESPAGNE "

dansera pour vous...

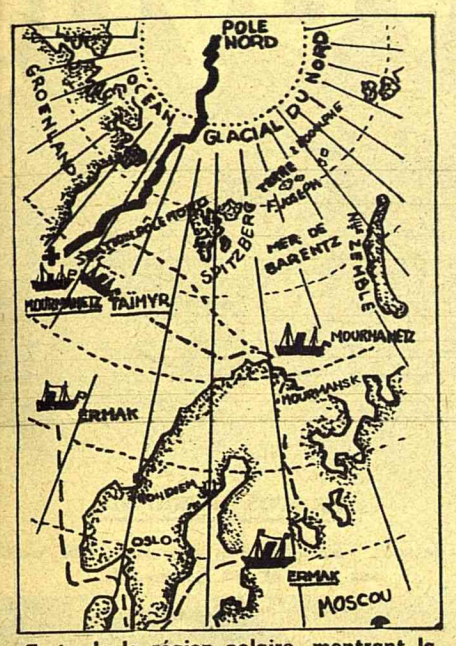
...Vous voudrez tous assister à ce spectacle magnifique, que nous ne saurions trop vous recommander. Vous sortirez émus et ravis devant la grâce de ces enfants d'Espagne.

PLACES DE 5 A 25 FRANCS

Le célèbre aviateur américain, le colonel Lindberg, se rend en Espagne pour organiser l'aviation républicaine.

© Archivos Estatales, mecd.es

L'expédition PAPANINE est SAUVÉE!



Carte de la région polaire, montrant la dérive de la banquise et le trajet des brise-glace sauveteurs, le « Mourmanietz » et le « Taymir ». On remarquera l'« Ermak » qui a quitté Leningrad ces jours derniers avec Otto Schmidt et qui sera sur place en renfort le 20 février.

Le monde entier a suivi avec angoisse l'odyssée des quatre savants soviétiques sur leur banquise qui dérivait du Pôle Nord vers les côtes du Groenland. On craignait pour leur vie, pour leur travail scientifique énorme accompli dans des conditions héroïques pendant huit mois, depuis le 21 mai 1937.

A la merci de courants marins encore inconnus, il dérivèrent sur plus de 2.000 kilomètres, emportés sur leur sol de glace vers les côtes sud du Groenland, dans la « Mer des Tempêtes ».

Au début de février, leur situation devint presque désespérée quand la tempête, qui dura plusieurs jours, brisa leur banquise, la faisant éclater de part et d'autre avec le bruit du canon. La maison de glace des hivernants fut détruite.

Pendant quarante-huit heures, on ignora tout d'eux et l'on put craindre le pire. Le monde entier, angoissé, fut quelque peu rassuré quand de nouveau on entendit les messages de leur poste de T.S.F. qui, endommagé par l'ouragan, avait été réparé par Krenkel. On sut que deux de leurs bases de ravitaillement avaient été emportées et que le mouvement de dérive vers le sud, au milieu des glaces chaotiques, s'accélérait chaque jour.

Les brise-glace « Mourmanietz » et « Taymir » quittèrent Mourmansk à leur secours. Après plusieurs jours d'avance pénible au milieu d'énormes icebergs, ils s'insinuèrent dans la moindre fissure pour avancer vers ceux qui les attendaient, ils firent sauter la glace à la dynamite pour s'ouvrir un chemin. Enfin, au moment où le monde entier commençait à désespérer de cette héroïque entreprise, on apprit que les quatre savants du Pôle avaient vu le projecteur du « Taymir » et avaient répondu par des signaux lumineux, que le « Taymir » aperçut malgré la nuit polaire et la brume.

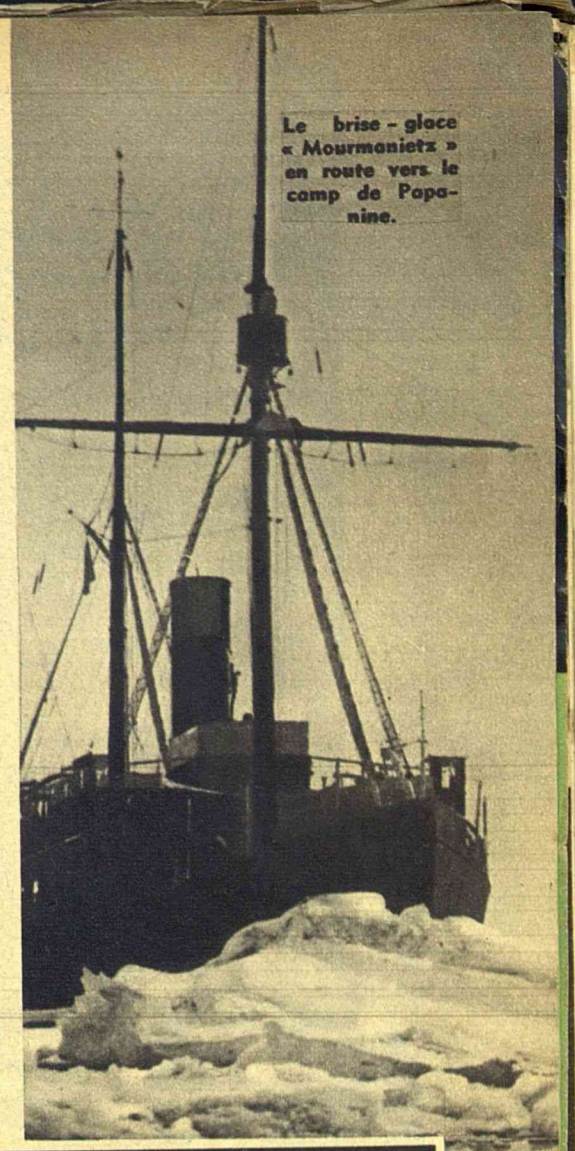
Des avions s'élancèrent du « Mourmanietz « et du « Taymir ». Les aviateurs Chevitchny et Vlassov atteignent enfin le camp de Papanine. On peut imaginer la joie des quatre savants qui n'avaient pas vu un homme depuis huit mois, lorsqu'ils tinrent dans leurs bras d'autres hommes.

Tout va bien, déclara gaiement Papanine. Nous avions des vivres pour un an, il est vrai qu'en déménageant de glaçons en glaçons nos réserves se sont éparpillées. Heureusement, nous sommes bons chasseurs, nous avons tué, ces jours derniers, trois ours blancs égarés sur notre banquise.

Et les quatre hivernants invitèrent l'aviateur Chevitchny à partager leur repas de délicate viande d'ours, de fruits et des aliments frais apportés par avions. Dans la tempête qui continue, l'équipage du « Mourmanietz » et du « Taymir » procède au sauvetage du camp de Papanine. « Sauvez d'abord nos appareils, nous nous en tirerons toujours », a dit Papanine.

La tempête continue, accumulant iceberg sur iceberg, glace sur glace. Il reste encore aux courageux conquérants du Pôle à retourner vers l'Union Soviétique où un peuple entier les attend dans une joie d'autant plus grande qu'il aura plus tremblé pour le sort de ses fils.

Papanine et ses trois compagnons : Krenkel, Chirchov et Fedorov sont entrés dans l'histoire, l'histoire glorieuse des hommes qui ont comme principal ennemi, non d'autres hommes mais les forces primitives de la nature qu'il sont décidés à vaincre et qu'ils vaincront.



Le brise-glace « Mourmanietz » en route vers le camp de Papanine.

Ci-dessus, les quatre conquérants du Pôle : Papanine, Chirchov, Krenkel et Fédorov.

A gauche, la station polaire comme elle était installée sur la banquise le 21 mai 1937.
A droite : Il y a huit mois, les adieux sur la banquise.

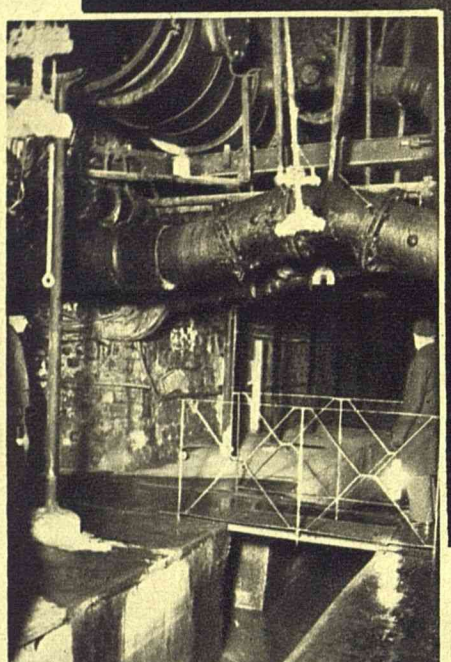
© Archivos Estatales, mecd.es

Un grand reportage de Louis GÉR

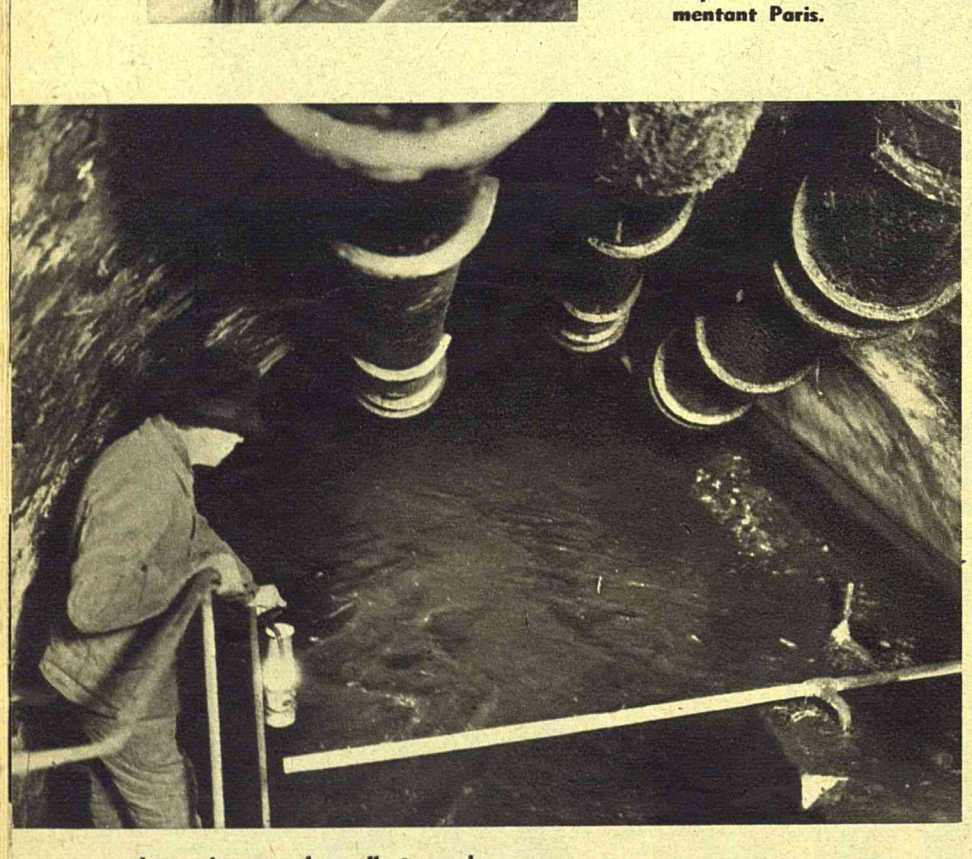
DANS LE

Voyage

Autour de nous, les ténèbres; sur nos têtes, un pan de ciel bleu.



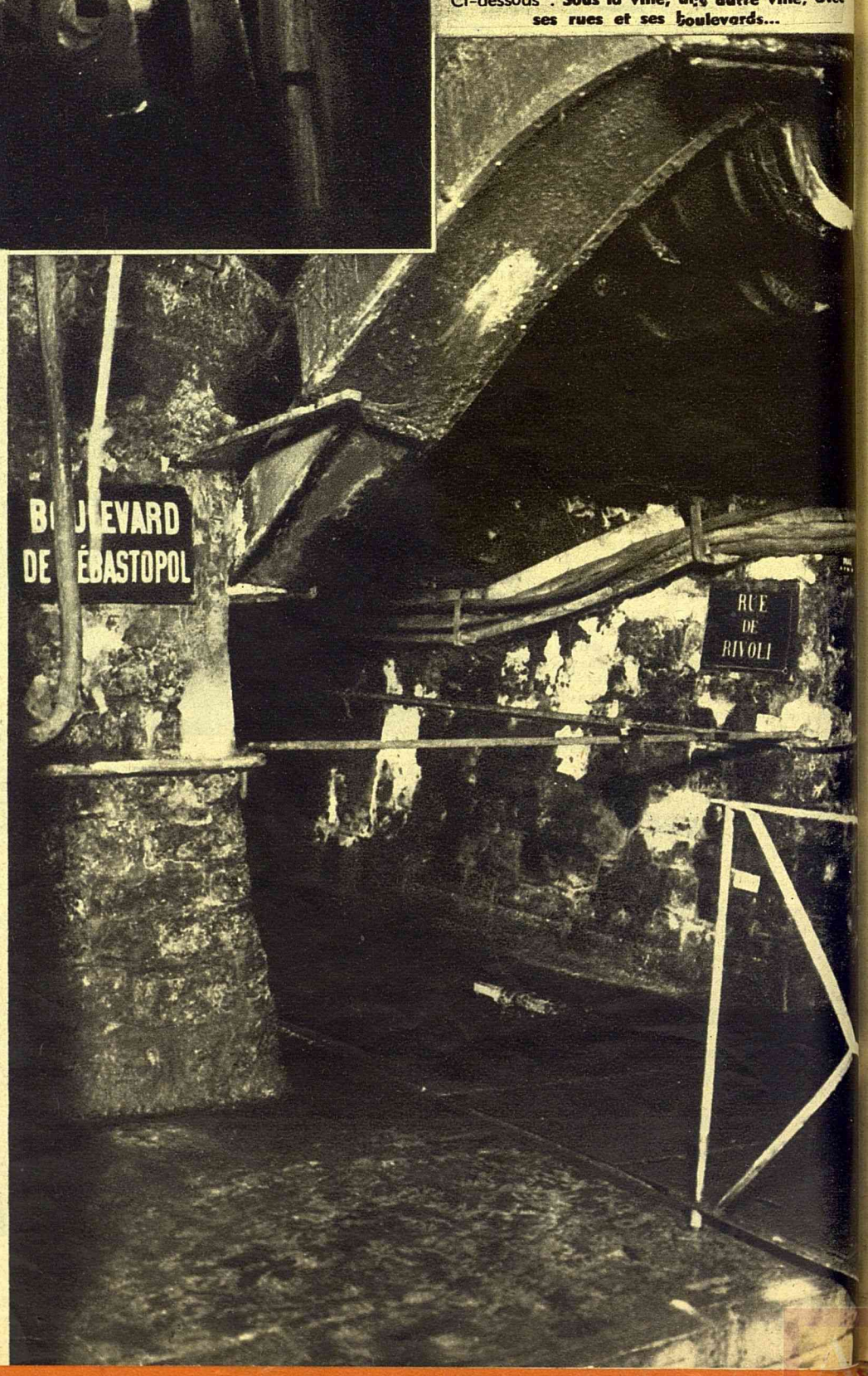
Dans les égouts passent une multitude de câbles des P.T.T. et les tuyauteries d'eau alimentant Paris.



La naissance du collecteur de Clichy : un torrent tumultueux.

PHOTOS BERNAND

Ci-dessous : **Sous la ville, une autre ville, avec ses rues et ses boulevards...**



N

queue
un tom
avalent
sent le
zinc de
naux, t
sauvent
pels lug
dement
d'autres
d'autres
bistros,
même
des mil
vail par
d'avenu

Comb
pieds, s
métro d
centain
centain
câbles
primé,
1900 kil
mètres
avenue
sous ch
carrefou

Sous
tère, u
repaires
cuté, m

Qui l
encore:
tes. Pas
regarde
est à la
dans le
sonne p
plus gra

H

Et si
telet, c'
ris inco

Une
chasseu
pareils
les poch
pagne.
au poin
mène d
marche
de ciel
de ténè
follets.
que tra
dent da
mystéri
Au-dess
métro l
tombe

L'ingé
due sur
mier co
d'égouts
chaque
même l

— Il
moyen
usées s
détritus
lentiels
dre la
démies
guerre
attendr
remédie
1350 qu

© Archivos Estatales, mecd.es

PARIS SOUTERRAIN

1

...le au bout des égouts

NEUF heures du matin, place du Châtelet. La vie habituelle de Paris des jours de semaine halète d'une activité fiévreuse : des autos passent en trombe, dans tous les sens, des autobus se suivent à la queue leu leu, des camions roulent vers les halles dans un tonnerre de claksons et de cris. Les bouches de métro avalent et vomissent des foules tumultueuses qui emplissent les rues de longs cortèges noirs. On s'écrase au zinc des bistros, on se bat autour des marchands de journaux, tandis qu'aux carrefours, les agents à poste fixe sauvent des centaines de vies à la minute, dans les appels lugubres de sirènes stridant sur la Seine et le grondement de grues invisibles. Et derrière ces rues s'ouvrent d'autres rues, des boulevards, des avenues, des places, d'autres bouches de métro, d'autres carrefours, d'autres bistros, d'autres kiosques à journaux que submerge la même marée de bruits, de fer, d'hommes et de femmes, des millions d'hommes et de femmes se ruant au travail par des milliers de kilomètres de rues, de boulevards, d'avenues et de places...

Combien, dans cette foule, qui savent que sous leurs pieds, s'ouvre une autre ville ? Que sous leurs pieds, le métro déploie une toile d'araignée souterraine longue de centaines de kilomètres, que sous leurs pieds d'autres centaines de kilomètres de carrières, de galeries pour câbles des P.T.T., pour les conduites d'eau et d'air comprimé, ouvrent une ville sous la ville, et qu'avec leurs 1900 kilomètres de souterrains, les égouts répètent à dix mètres sous terre, sous chaque rue, une rue, sous chaque avenue une avenue, sous chaque boulevard un boulevard, sous chaque place une place, sous chaque carrefour un carrefour.

Sous Paris s'étend un autre Paris de nuit et de mystère, un Paris de grottes et de tunnels, de ténébreux repaires encore inexplorés, un Paris creusé, fouillé, charcuté, miné par les termites humains.

Qui le sait ? Presque personne. Qui l'a visité ? Moins encore: des ingénieurs, des ouvriers, quelques journalistes. Pas un homme dans cette foule innombrable que je regarde fluer et refluer dans les rues, qui sache que Paris est à la merci d'un tremblement de terre qui l'enfouirait dans les profondeurs de son sol éventré sans que personne puisse deviner que sous le désert ainsi créé git la plus grande ville de l'Univers.

Histoire des intestins de Paris

Et si je suis ici, à neuf heures du matin, place du Châtelet, c'est pour vous emmener à la découverte de ce Paris inconnu.

Une main, tout à coup, me saisit le bras: Bernand, le chasseur d'images est devant moi, chargé de sacs, d'appareils photographiques, des plaques et des films plein les poches. Un ingénieur du service des égouts l'accompagne. En route donc... Et nous nous enfonçons, lampe au poing, dans un escalier de fer en spirale, qui nous mène dans les intestins de Paris. Au bas de la dernière marche, je me retourne : au-dessus de ma tête, un rond de ciel bleu, puis mes yeux se détournent et s'emplissent de ténèbres, où les lampes tremblotent comme des feux follets. Nous sommes dans une vaste caverne bétonnée que traversent d'énormes tuyaux dont les bouts se perdent dans des galeries pleines de nuit et de furtifs bruits mystérieux, qui s'ouvrent de chaque côté de la caverne. Au-dessus de nos têtes, gronde soudain un train du métro lancé à toute vitesse. Il est loin que de la voûte tombe encore son tonnerre.

L'ingénieur qui nous pilote me montre une carte pendue sur un mur. Le plan des égouts parisiens. Du premier coup d'œil on saisit l'importance de ce réseau d'égouts unique au monde. Paris est la seule ville où chaque rue a, sous terre, une rue correspondante, de même longueur et de même profil.

— Il n'en a pas toujours été ainsi. Pendant tout le moyen âge les habitants de Paris évacuaient leurs eaux usées sur la chaussée, où elles s'agglutinaient avec les détritus de toutes espèces, formant des cloaques pestilentiels qui obstruaient parfois les rues au point d'y rendre la circulation impossible, et d'où partaient les épidémies de peste, de choléra, de typhus, qui plus que la guerre furent les grands fléaux de ces temps. Il fallut attendre le XIV[e] siècle pour qu'on s'occupât un peu de remédier à cet état de choses: ce n'est, en effet, qu'en 1350 que Hugues Aubriot, prévôt des marchands de Paris, fit construire un égout sous la rue Montmartre. Mais les travaux furent si négligés, au cours des siècles qui suivirent, qu'en 1924, Paris ne comptait que 37 kilomètres d'égouts, encore la plupart étaient-ils à ciel ouvert. Sur ce qu'étaient ces égouts, reportez-vous aux « Misérables », où Victor Hugo les a décrits...

En 1832 on se mit activement à la tâche pour doter Paris d'un réseau convenable d'égouts. De 1832 à 1848, on construisit 8 kilomètres d'égouts par an. A partir de 1836, on agrandit leur section pour pouvoir y placer des tuyauteries d'eau potable alimentant Paris. En 1855, dans la rue de Rivoli, on établit le premier collecteur, tracé parallèlement à la Seine, afin de réunir tous les égouts qui s'y déversaient et en porter les eaux vers l'aval. Sous le II[e] Empire, l'ingénieur Belgrand, qui fut le Haussmann du sous-sol parisien, a établi le plan général qu'on n'a fait que développer et compléter après lui. En 1894, lorsque fut votée la loi du tout à l'égout, le réseau s'étendait déjà sur 964 kilomètres de longueur.

Actuellement, à l'exception des eaux drainées par le collecteur Nord, qui s'écoulent vers Saint-Denis, les eaux recueillies par les égouts de Paris sont envoyées vers l'aval, à Clichy, par trois grands collecteurs : le collecteur de Clichy, le collecteur d'Asnières, et le collecteur Marceau. Les dimensions de ces ouvrages sont très importantes : leur largeur varie de 4 à 6 mètres, et celle de leur cunette, c'est-à-dire la rigole qui les parcourt dans leur milieu et dans laquelle coulent les eaux est de 2 à 4 mètres de largeur pour une profondeur de 1 mètre 50 à 2 mètres. Comme vous voyez, ces cunettes sont de véritables rivières. :

Enfin, pour qu'en période de crue les égouts ne débordent pas sur la voie publique, cinq usines souterraines sont installées de façon à pouvoir pomper l'eau en surplus et la rejeter dans la Seine. Dans ce but existent également des déversoirs, aboutissant directement dans le fleuve, et par où, en cas de violent orage, l'eau des égouts peut s'évacuer. Pour que la Seine, à son tour n'envahisse par les égouts, ces déversoirs sont hermétiquement obturés lorsque le niveau du fleuve monte.

Sous la ville, une autre ville

Maintenant, nous marchons l'un derrière l'autre dans une des galeries muraillées et cimentées qui part de la caverne où nous étions. Nos lampes balancent, à droite, à gauche, en avant, en arrière, suivant le rythme déhanché du corps, arrachant chaque fois aux ténèbres un peu de vie: le visage de l'un de nous, un pan de muraille ruisselante d'humidité, un bout de sol où galope, éperdu, un rat... Nous allons les reins ployés, la tête rentrée dans les épaules, car au-dessus de nous, collés à la voûte, des faisceaux de câbles téléphoniques et télégraphiques, les tubes pneumatiques, une grosse tuyauterie d'air comprimé, deux tuyauteries d'eau : eau potable, eau de rivière, risquent de fracasser le crâne des inattentifs.

Autour de nous, c'est la nuit, une nuit impénétrable que nos lampes égratignent à peine d'un rond dansant; nuit pleine de bruits mystérieux: c'est un ruisseau invisible qui pleure tout bas dans l'ombre, le roulement étouffé d'un métro, la fuite inquiétante d'un rat, des chuchotis, des souffles, des soupirs, des gémissements. Toute une vie étrange, lourde d'inconnu, nous environne ainsi.

A nos pieds, le long de la banquette où nous marchons coule un ruisseau. Et voici que, d'une paroi, un bout de gargouille sortant de la maçonnerie se met à cracher de l'eau, sous une plaque émaillée portant le numéro 22.

— Cela signifie qu'au-dessus de nous se trouve la maison de la place du Châtelet qui porte le n° 22, m'explique mon guide. D'ailleurs, regardez...

Il lève sa lampe, dont le cône de clarté jaune refoule au fond de la galerie les ténèbres. Et je vois, clouées sur les parois, au-dessus des gargouilles, une infinité de plaques semblables: 22, 24, 26, 28, etc...

— Sous chaque rue, reprend mon guide se trouve un égout auquel aboutissent les branchements particuliers des immeubles composant la rue et par où ils déversent leurs eaux usées. Pour nous y reconnaître, nous avons muni les égouts de plaques portant le nom de la rue sous laquelle ils se trouvent, et au-dessus de chaque branchement, le numéro de l'immeuble correspondant. De sorte que les rues de Paris sont reproduites souterrainement, avec leur nom et les numéros de leurs immeubles... Tenez, regardez là...

Et je lis, sur une plaque émaillée : « Châlet de nécessité ». De la gargouille qu'elle surmonte, coule à ce moment un flot trouble dont l'odeur ne laisse pas de doute sur sa nature. Mais, chose étrange, l'égout lui-même n'a pas de senteur, sinon de vagues relents de renfermé et d'humidité un peu moisie.

— Mais la composition de l'air ici, est à peu près pareille à celle de l'air extérieur. Et même, si paradoxal que cela puisse paraître, puisque toutes les saletés et tous les détritus de Paris aboutissent ici, il est moins chargé de bactéries. Cela est dû à ce que nous ne laissons pas s'accumuler ces détritus, et surtout, à l'aération fournie par les 15.000 bouches par lesquelles les égouts recueillent les eaux des rues.

Un peu plus loin, nous en trouvons une. C'est une sorte de cheminée verticale qui part de sous le trottoir de la rue et aboutit à la cunette de l'égout par une galerie en pente rapide.

Sans doute, là-haut, arrose-t-on la rue, car c'est un petit torrent qui dégringole de cette bouche, roulant pêle-mêle, dans ses eaux, des trognons de choux, des feuilles de salade, de la paille, des fruits pourris, que sais-je encore ?

« Dans certains quartiers évacuant beaucoup d'immondices, les Halles et les places où se tient un marché par exemple, les bouches d'égout sont munies d'un panier, qui recueille les détritus et laisse filtrer l'eau. L'enlèvement de ces paniers est extrêmement dangereux pour l'ouvrier qui en est chargé, car il doit venir d'en dessous, se placer sous le panier, ayant sous lui le vide de la cheminée, et il peut arriver qu'en retirant le panier, les détritus lui tombent sur la tête, le blessent, ou même le fassent choir dans le vide.

Mais, malgré les paniers, une quantité formidable d'immondices arrivent quand même dans les égouts. Il arrive qu'elle les obstruent complètement. Des tonnes et des tonnes de détritus s'accumulent dans les collecteurs, et pour les chaser, il faut se servir de bateaux-vannes et de wagons-vannes que vous verrez demain. Dans les petits égouts, le curage est fait au moyen de chasses d'eau. Mais venez voir...

Il m'entraîne et me montre, creusé dans la paroi gauche de l'égout, un vaste réservoir maçonné ou un tuyau, branché sur la canalisation d'eau de rivière qui circule dans l'égout, verse de l'eau.

— Lorsque le réservoir est plein, automatiquement, il se déverse dans l'égout en provoquant une chasse d'eau assez violente pour entraîner les détritus. Une manette permet d'exécuter ces chasses à volonté. Environ 5.000 de ces réservoirs sont ménagés sur le parcours des petits égouts.

— Tout ça, conclut mon guide, parce que les gens trouvent plus simple de jeter à l'égout tout ce qui les embarrasse, au lieu de le faire enlever par les services de nettoiement.

Nous avons repris notre marche, toujours escorté par les bruits ininterrompus des eaux. A un moment, une clarté vague se dessine en avant de nous sur le sol de l'égout :

— C'est un branchement de regard... Vous avez déjà vu sur les trottoirs ces plaques rondes que les égouttiers enlèvent pour descendre dans les égouts ? Sous ces plaques rondes, se trouve une cheminée verticale munie d'échelons, par laquelle les ouvriers atteignent le sous-sol. Il y a quelque 24.000 regards semblables disséminés à travers Paris. En moyenne, ils sont séparés les uns des autres par une distance de 50 mètres. Il a fallu fermer ces regards de lourdes plaques, pesant plusieurs centaines de kilos, ceci pour décourager les voleurs d'égouts...

— Les voleurs d'égouts ?

— Mais bien sûr... Vous ne vous doutez pas du nombre d'individus qui s'introduisent dans les égouts pour y voler le plomb des câbles téléphoniques, ou pour y chasser les rats, car vous savez qu'une peau de rat se vend un franc... Et c'est quelque 20 millions de rats, qui vivent dans les égouts parisiens. Je puis même vous dire qu'il meurt à peu près 20.000 rats par jour; on les retrouve à l'usine de Clichy... Il n'est pas rare non plus, en vous déshabillant à la surface, de trouver un ou deux rats dans vos bottes ou la poche de vos vêtements.

(*Suite page 22*).

© Archivos Estatales, mecd.es

VIENNE 12 Février 1934 — 12 Février 1938

Par Bertrand GAUTHIER

A l'heure même où, à la résidence de Hitler, le chancelier Schuschnigg livrait aux maîtres-chanteurs nazis les clés de la patrie autrichienne qu'il avait toujours prétendu défendre, dans la petite ville de Baden, aux environs de Vienne, siégeait un congrès du syndicat officiel des ouvriers métallurgistes d'Autriche. Consciente de la gravité du moment, l'assemblée de ces hommes de confiance nommés pourtant par un gouvernement qui avait écrasé dans le sang les libertés ouvrières, se levait unanimement pour entendre les paroles suivantes que prononçait le secrétaire de cette organisation, M. Haim :

« Avant d'aborder l'ordre du jour, je voudrais invoquer le souvenir des victimes tombées voici quatre ans pour la liberté et l'indépendance de l'Autriche. Si aujourd'hui nous nous levons pour manifester notre deuil pour les victimes du 12 février, c'est pour prouver notre volonté de défendre la liberté et l'indépendance de l'Autriche. »

Cette manifestation caractérise admirablement bien la situation : M. Schuschnigg est devenu le fossoyeur de l'indépendance autrichienne, mais l'Autriche n'est pas morte.

LE CHEMIN DE SEYSS-INQUART DU COMPLOT AU MINISTERE DE L'INTERIEUR

L'entrée des nazis au gouvernement Schuschnigg n'est que la conclusion logique de la politique de ce dernier. Voici en bref l'historique des événements qui aboutirent au dénouement fatal :

En janvier dernier, la police autrichienne découvrit un complot hitlérien. C'était une véritable conjuration cagoularde. Elle fut préparée par des hommes de « l'opposition nationale » que Schuschnigg, en application des accords austro-allemands du 11 juillet 1936, avait appelé dans ce fameux « Comité des sept » chargé de l'intégration des éléments pronazis dans le Front Patriotique. La Maison Brune de Vienne fut fermée quelques jours avant que Hitler ajournât le discours théâtral qu'il avait préparé pour le 30 janvier. A Paris on admira l'énergie de Schuschnigg, défenseur de l'indépendance autrichienne. Mais le très énergique chancelier-dictateur d'Autriche fit arrêter tout juste un sous-lieutenant de Hitler, l'ingénieur Tavs, et laissa en liberté le capitaine Léopold, grand manitou de la cagoule hitlérienne, en le confinant, paraît-il, dans une petite ville de la Basse-Autriche. Il ne prit aucune mesure contre le principal organisateur du complot, M. Seiss-Inquart, membre du Conseil d'Etat. Et voici que ce M. Seiss-Inquart se fâcha, décida de ne plus assister aux séances du Conseil d'Etat, prit congé et... fit un voyage à Berlin, chez son patron, le führer. En même temps, à Vienne, et en province, les nazis, appuyés par leurs protecteurs au sein du Front Patriotique et dans l'administration de l'Etat, se remuaient. Il ne se passait pas un jour sans que des bandes hitlériennes ne brisassent les vitres de magasins juifs ou catholiques. Dans le troisième arrondissement de Vienne, ils mirent le feu à une synagogue. Dans une ville du Burgenland, province autrichienne limitrophe de la Hongrie, ils commirent un attentat manqué contre un député chrétien social. En une seule nuit, ils rendirent inutilisables 300 cabines téléphoniques. Et ainsi de suite. Devant une telle situation, qui est plutôt grave — que faisait le ministre de la sûreté nationale, l'homme chargé en premier lieu de la répression des activités anti-autrichiennes de la Cagoule nazie? M. le Ministre de la Sûreté nationale partait en vacances. Il se rendit dans la lointaine Scandinavie pour y faire une tournée de conférences.

Entre temps, M. Seiss-Inquart préparait à Berlin, avec Hitler et Von Papen, le chambardement légal de l'Autriche. Transformation du gouvernement, nazification de l'Autriche, intégration de ce pays dans l'axe Berlin-Rome, etc., etc. Le travail accompli, le chancelier Hitler somma Schuschnigg de venir à Berchtesgaden...

... Et voici, finalement, les nazis, Seiss-Inquart en tête, qui tiennent les leviers de commande de l'Autriche. Schuschnigg collabore avec ceux qu'il aurait dû châtier pour haute trahison.

L'OPINION AUTRICHIENNE ET L'ANSCHLUSS

J'ai rencontré, quelques jours après la destitution des généraux de la Reichswehr par Hitler, un bon ami viennois venu à Paris, comme il le fait chaque année (pour assister à la saison théâtrale). Je lui exprimais les craintes qu'inspiraient à nous tous les événements d'Allemagne quant à leurs répercussions éventuelles en Autriche. Le parti nazi n'est-il pas extrêmement fort ?

— Jusqu'à présent, le seul résultat qu'Hitler ait obtenu en Autriche — et il peut en être réellement fier — c'est que toutes les sympathies que le peuple autrichien a pu avoir dans le passé pour l'Allemagne, il les a reportées aujourd'hui vers la France, celle du Front Populaire.

Et il me citait quelques exemples fort caractéristiques : le succès, sur l'écran, de certains films français où le public viennois croit discerner une satire contre le régime autoritaire, le grand succès du « Mariage de Figaro », à cause de son contenu progressif, sur la scène du Burgtheater, celui de « Madame Sans-Gêne », au Theater an der Wien, où, à chaque représentation, la « Marseillaise » fut l'objet de bruyantes manifestations de sympathie pour la France, les spectateurs allant jusqu'à chanter la « Marseillaise ». La « Marseillaise » et non pas le « Deutschland über alles ! »

LE 12 FEVRIER 1938 ET LE 12 FEVRIER 1934

L'histoire connaît de ces coïncidences qui ne sont pas le fait du hasard. M. Schuschnigg s'est rendu auprès de Hitler le jour même du quatrième anniversaire des combats de février 1934. Lorsque, en 1934, le chancelier Dollfuss, le Thiers autrichien, braqua les canons de l'armée sur les maisons ouvrières de Vienne, les nazis autrichiens venaient le voir pour lui offrir leur appui contre les combattants de la liberté. Quatre ans plus tard, Schuschnigg se montre beaucoup moins rétif pour accepter l'appui nazi. (Dans ses discours, le chancelier ne cesse de souligner le caractère allemand de l'Autriche tandis que la « Reichspost », journal officiel, a chanté, fait sans précédent, l'éloge du grand « Autrichien » Adolf Hitler!)

En février 1934, les barricades dans les rues ouvrières de Vienne.

Du côté du peuple, à quatre ans de distance, on peut mesurer les traces profondes des combats de février, qui laissèrent aux ouvriers autrichiens leur force intacte, malgré tous les sacrifices.

Les événements des deux dernières années attestent un renouveau de la combativité des ouvriers autrichiens qui, à l'heure actuelle, mènent l'offensive contre le patronat. 1936 a vu rassemblés autour d'un memorandum adressé à Schuschnigg 70.000 ouvriers des plus grandes entreprises de l'Autriche Dans ce mémorandum, les ouvriers autrichiens exigeaient le rétablissement des libertés démocratiques, condition indispensable pour une défense efficace de l'indépendance de l'Autriche. 1937, surtout le deuxième semestre, ainsi que le commencement de cette année, ont été caractérisés par une vague de grèves, parmi les métallurgistes et les ouvriers du bâtiment, tant à Vienne qu'en province, permettant aux travailleurs d'arracher des augmentations de salaires.

TOUT LE MONDE PARLE DE DEMOCRATIE

Si la démagogie nazie, malgré toutes les facilités dont elle bénéficiait, ne prenait pas, on constatait, au contraire, un puissant renouveau des idées démocratiques. Et bien que les dirigeants hitlérophiles de l'Autriche fassent des discours sur la « mission allemande » de l'Autriche, les Autrichiens d'aujourd'hui, plus que jamais, ont conscience de constituer une nationalité à part.

La discussion publique roulait, en effet, dans ce pays autoritaire et assiégé par l'Allemagne, essentiellement sur deux questions : celle de l'indépendance de l'Autriche et celle de la démocratie.

Les dirigeants officiels semblaient avoir honte de leur métier de dictateurs et chantaient l'éloge de ce qu'ils appelaient la « démocratie corporative ». Mais de cette « démocratie » le peuple ne veut pas. Elle l'a jeté dans la misère. Aujourd'hui, un ouvrier spécialisé d'Autriche — et ceux-ci sont parmi les meilleurs de l'Europe — gagne moins qu'un manœuvre mal payé en France. 900.000 Autrichiens ont un revenu mensuel de 500 à 600 fr.! 200.000 à 300.000 personnes, dont beaucoup de jeunes, n'ont aucune perspective de trouver du travail.

Les ouvriers autrichiens ne sont pas seuls. Les catholiques se remuent aussi. Ils redoutent l'Allemagne et les persécutions de l'Eglise qu'entraînerait l'hitlérisme en Autriche. L'autre jour, un curé viennois, M. Hausleithner, dans un discours retentissant, a ouvertement et pleinement approuvé l'action des ouvriers.

« Ils ont raison, disait-il, en substance, d'exiger une augmentation des salaires. Ils ont raison de demander la liberté d'organisation. Ils ont raison de demander le retour à la démocratie. »

Dans le même ordre d'idées, nous avons pu lire, dans un journal catholique : « Freie Arbeiter Stimme » : « L'ouvrier, lui qui est toujours prêt à défendre l'Autriche, est traité d'une autre façon que les « nationaux » qui, eux, ne se proclament Autrichiens que pour des raisons de Realpolitik, lorsqu'ils ont à craindre le bras de la police... Il est vraiment temps d'examiner la question, si un tel état de choses est encore supportable pour l'Autriche et pour le monde ouvrier. »

Cela se passe à Vienne, dira-t-on. Mais la province ? Elle bouge aussi. En Carinthie, province limitrophe de la Yougoslavie, dans plusieurs localités, ouvriers et paysans, les uns de gauche les autres catholiques, ont conclu un accord pour s'épauler mutuellement; les ouvriers, en luttant pour les revendications des paysans, les paysans en réclamant une représentation équitable des ouvriers dans la municipalité. Dans la même province, les membres du Front Patriotique ont exigé et imposé la démission d'un dirigeant de cette organisation qui avait dénoncé comme communistes des ouvriers qui avaient commis le crime de protester contre les agissements des nazis au sein du Front Patriotique.

Ces exemples se multiplient chaque jour dans les différentes régions de l'Autriche.

Pourquoi ce renouveau des sentiments démocratiques dans le peuple autrichien?

D'abord, pour la simple raison que celui-ci considère la démocratie comme le meilleur moyen de défendre son indépendance, ensuite parce qu'il connaît les réalisations du Front Populaire en France, enfin parce que la collaboration avec l'Allemagne a déçu même les espoirs de nombreux partisans des accords du 11 juillet. L'Allemagne ne paye pas les exportations autrichiennes tout en ruinant le marché autrichien par l'importation de produits dont l'Autriche n'a pas besoin.

Dans ces conditions, on comprend que le coup d'Hitler contre l'Autriche a été commandé par la situation intérieure, non seulement de l'Allemagne mais encore de la république danubienne. En Autriche, la situation évoluait de telle façon qu'Hitler devait craindre l'abandon par l'Autriche de l'axe Berlin-Rome sous la pression des masses populaires. En ce qui concerne Schuschnigg, celui-ci redoutait chaque jour davantage l'approche de l'échéance fatale qui ne lui laisserait que cette alternative : défendre l'indépendance de l'Autriche en sacrifiant le régime autoritaire, ou bien sauver ce régime et les privilèges de quelques trusts en abandonnant l'Autriche à Hitler.

Schuschnigg a fait son choix. Mais Schuschnigg n'est pas l'Autriche. Il y a, en Autriche, un peuple admirable par son courage et sa combativité, admirable surtout par son inébranlable fidélité à l'idéal démocratique, qui devrait faire rougir de honte les dirigeants pusillanimes de la politique extérieure de Paris et de Londres.

En 1848, le grand écrivain autrichien Johann Nestroy, le Molière viennois, dans une chanson devenue célèbre, décrivait les formidables répercussions qu'avait à Vienne le renversement de Louis-Philippe par le peuple de Paris. A cette époque, les combats en Autriche furent, après ceux de Paris, les plus longs et les plus acharnés qu'on ait vus en Europe. En février 1934, les Autrichiens furent, à côté de leurs frères français, les premiers à montrer au monde comment on défend les libertés démocratiques. En 1938, les Schutzbündler autrichiens, groupés au « bataillon 12 février 1934 », comptent parmi ceux qui luttent avec le plus grand héroïsme pour la liberté de l'Espagne. Les ouvriers viennois ont riposté, dans les journées graves qu'ils traversent, par des grèves de protestation à la mainmise hitlérienne sur l'Autriche.

Une répression assez dure les attend. Mais, trempés par les luttes du passé, ils sauront se défendre à la tête du peuple autrichien tout entier contre leurs ennemis mortels. Mais leurs ennemis, ce sont aussi les nôtres. Hitler, certes, grâce à la carence de Paris et de Londres, a gagné une manche. Mais la bataille n'est pas finie. Elle ne fait que commencer. La France du Front Populaire, la nation française, menacée elle-même dans son indépendance et dans sa liberté, a un intérêt vital dans la victoire de la nation autrichienne. De cette vérité il faut que l'on tire toutes les conséquences.

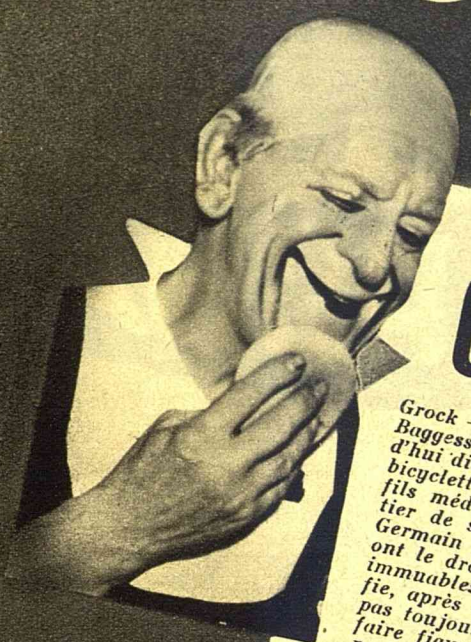
Les soldats de Dolfuss braquaient les mitrailleuses ou les canons sur les maisons ouvrières de Vienne en février 1934.

© Archivos Estatales, mecd.es

GROCK

l'homme music-hall

par Yves BONNAT



C'EST une grande erreur de la part des Directeurs qui engagent Grock de l'annoncer dans leurs placards de publicité sous la formule « en un numéro complètement renouvelé ».

Des numéros tels que celui de Grock — et je pense, ce disant, à ceux de Baggessen le casseur d'assiettes, aujourd'hui disparu, de Joë Jackson le voleur de bicyclettes, qui a fait récemment de son fils médecin l'heureux et prospère héritier de son propre numéro, et enfin de Germain Aeros, le poivrot funambule — ont le droit, sinon l'obligation, de rester immuables. Car un numéro qu'on modifie, après un succès établi, ne s'améliore pas toujours et, d'autre part, peut encore faire figure de révélation pour ceux qui ne l'auraient pas vu et pourraient le regretter, si l'artiste en changeait la présentation.

Tel Grock nous est apparu il y a quelques années, tel nous l'avons retrouvé dernièrement en tournée avec le Cirque Médrano-Voyageur, et plus récemment au cinéma du Moulin-Rouge où il passait en attraction.

Il est incontestablement le plus grand clown du Monde, si tant est qu'on doive lui conserver cette épithète de clown, à cause de sa plus abondante carrière au music-hall (le clown étant essentiellement homme de cirque). Mais aujourd'hui les genres tendent à se confondre avec de légères modifications de présentation, en raison de la croissante raréfaction des pistes.

On pourrait surnommer Grock « l'Homme Music-Hall » dans le sens où l'on dit « l'Homme-Orchestre », car tout ce que nous offrent les « variétés » du music-hall est inclus dans les cinquante minutes que durent son tour. Il s'y révèle avec une égale virtuosité un mime aux expressions irrésistibles, un clown-parleur d'un style personnel, un acrobate aux exercices étonnants de souplesse et de précision, danseur parodique, chanteur au registre phénoménal, habile et indiscutable musicien, qu'il passe du piano au violon, de l'accordéon et du concertina à la clarinette et au saxophone, sur des airs composés par lui-même, enfin jongleur humoristique dont la trouvaille de l'archet insaisissable a fait la fortune de cent imitateurs.

Il a sans aucun doute d'autres possibilités encore (puisque formé dès son plus jeune âge à l'école du cirque), mais qu'il n'utilise que dans la mesure où elles sont nécessaires à la perfection de son numéro.

En vérité, le travail de Grock présente un exact raccourci de ce que fut sa vie, de sa naissance à son premier grand succès.

Grock, issu d'une famille très modeste, est de nationalité suisse. Ce qui suffit à tout expliquer. Le Suisse montagnard est naturellement porté par sa complexion physique et son mode de vie aux exercices vigoureux; berger, il chante — nous en avons pour témoins ces magnifiques chœurs helvétiques où les basses profondes le disputent aux champions de la tyrolienne — et il s'accompagne sur l'accordéon ou l'harmonica ; le Suisse est joyeux : ses carnavals n'ont rien à envier à ceux de notre Côte d'Azur. Si l'on ajoute à ces raisons que le père de Grock, bernois aux métiers divers, avait reçu un jour le titre de Roi du Tir dans son pays, obtenu maintes couronnes de lauriers dans les fêtes de gymnastique, et qu'il s'était rendu célèbre par ses fugues du logis conjugal chaque fois qu'un cirque plantait sa tente dans les régions avoisinantes, on doit considérer comme normal que le jeune Adrien Wettach — c'est là le véritable nom de Grock — ait fait sa première apparition dans un cirque dès l'âge de 9 ans, au clavier d'un piano.

Ce premier contact devait décider de sa vocation. Quelques mois après, dans un petit café que tenait alors son père à Bienne, il s'exhibait en homme-serpent, mangeait une portion de spaghettis avec ses pieds, exécutait sur des bouteilles irrégulièrement remplies d'eau des marches patriotiques, jouait du piano et du violon, faisait le pont, la roue et vingt autres acrobaties.

Ainsi débuta Grock, personnage remarquablement doué et entouré, en outre, d'une atmosphère particulièrement favorable.

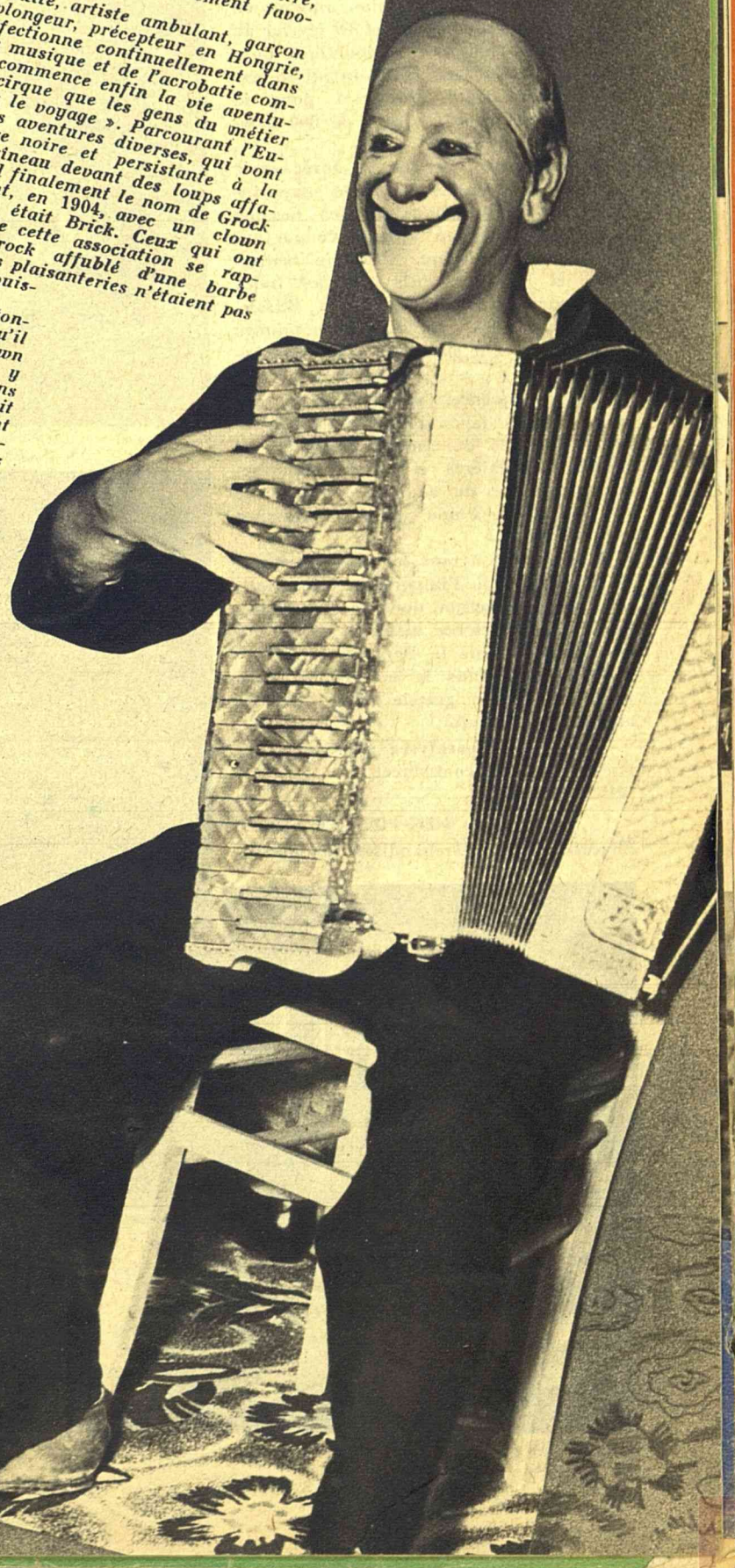
Par la suite, artiste ambulant, garçon d'hôtel, plongeur, précepteur en Hongrie, il se perfectionne continuellement dans l'art de la musique et de l'acrobatie combinées et commence enfin la vie aventureuse du cirque que les gens du métier appellent « le voyage ». Parcourant l'Europe en des aventures diverses, qui vont d'une misère noire et persistante à la fuite en traineau devant des loups affamés, il prend finalement le nom de Grock en s'associant, en 1904, avec un clown dont le nom était Brick. Ceux qui ont souvenance de cette association se rappellent un Grock affublé d'une barbe rousse dont les plaisanteries n'étaient pas moins réjouissantes !

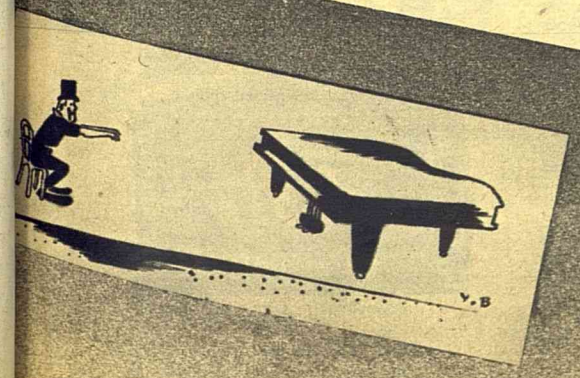
On sait l'étonnante carrière qu'il fit avec le clown Antonet, mort il y a deux ou trois ans après avoir fait équipe finalement avec Beby). D'Antonet, Grock nous parlait l'autre soir au Moulin-Rouge avec attendrissement, admiration et reconnaissance.

L'allure de Grock en scène m'a été définie par lui-même. « J'ai l'air, disait-il, d'un vacher déguisé. »

Vacher déguisé comme Charlie Chaplin est le vagabond déguisé en gentleman, il reflète dans son travail une authentique humanité, condition essentielle de sa gloire. Or, nulle création, qui ne révèle un fond humain, ne peut avoir de succès durable.

Le succès de Grock reste stable, car son sourire de bêta malin, ses fausses étourderies, ses virtuosités facétieuses, si elles provoquent le rire, se gravent aussi une par une dans la mémoire du spectateur, qui aura regretté, au moins une fois dans sa vie, d'avoir commis les unes et de ne pouvoir accomplir les autres.





© Archivos Estatales, mecd.es

BOYCOTTONS LES PRODUITS JAPONAIS

La question d'une action à entreprendre par le boycottage et d'autres mesures pour mettre fin à l'agression nippone en Chine fut discutée les 12 et 13 février au cours d'une conférence mondiale à Londres. La conférence était organisée par le Rassemblement Universel pour la Paix et fut suivie par plus de 800 délégués de 21 pays.

La Commission technique, après avoir examiné les statistiques des exportations, des importations et des besoins financiers du Japon affirma comme un fait incontestable que l'Empire britannique et les Etats-Unis avec les Indes Néerlandaises, la France et la Russie, disposaient des moyens économiques pour empêcher le succès de l'agression japonaise.

En conséquence, un boycottage des marchandises japonaises, c'est-à-dire le refus, par ces puissances, d'acheter les matières premières et objets manufacturés importés du Japon, conduirait ce pays en guerre à une rapide impuissance économique.

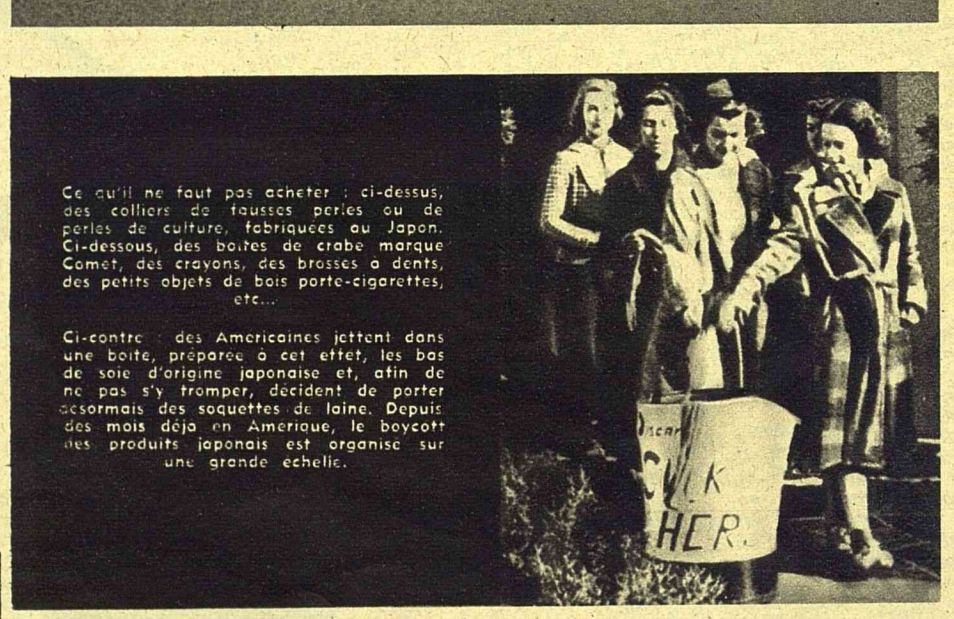
Il appartient à tous les êtres de cœurs — conscients de l'importance exceptionnelle de cette action, dont ne dépend pas seulement l'existence même de la Société des Nations, mais la Paix du Monde — de collaborer dans la mesure de leurs moyens, à cette grande œuvre d'entr'aide internationale.

Vous pouvez paralyser l'agresseur, en paralysant son commerce.

RIEN DU JAPON,

RIEN POUR LE JAPON

Boycottons les marchandises japonaises.



Ce qu'il ne faut pas acheter : ci-dessus, des colliers de fausses perles ou de perles de culture, fabriquées au Japon. Ci-dessous, des boîtes de crabe marque Comet, des crayons, des brosses à dents, des petits objets de bois porte-cigarettes, etc...

Ci-contre : des Américaines jettent dans une boîte, préparée à cet effet, les bas de soie d'origine japonaise et, afin de ne pas s'y tromper, décident de porter désormais des soquettes de laine. Depuis des mois déjà en Amérique, le boycott des produits japonais est organisé sur une grande échelle.

Voici les principaux produits japonais importés en France et vendus au public :

●

Produits alimentaires :

Conserves de poissons et de crustacés. — Poissons secs salés. — Quelques conserves de légumes et de fruits. — Camphre. — Espèces médicinales.

Tissus, habillement :

Tissus de soie. — Lingerie. — Vêtements et bonneterie de soie (qualité inférieure). — Tresses pour la chapellerie. — Cloches de chapeaux de femmes en papier tressé imitant la paille (le Japon est le seul pays fournissant cet article). — Chaussures en caoutchouc.

Ameublement, vaisselle, etc. :

Petits meubles laqués. — Plateaux et boîtes en bois laqués. — Corbeilles en vannerie fine. — Gobeleterie d'ornement. — Service et vases en porcelaine. — Vases en porcelanite (imitation de porcelaine). — Ouvrages en étain (orfèvrerie d'ameublement). — Serviettes en papier et papier découpé.

Bimbeloterie :

Perles de culture (production presque exclusive). — Bijouterie de fantaisie. — Perles fausses (très forte vente). — Echiquiers. — Damiers en celluloïd, bois, bambou, etc. — Articles de pêche (guts, hameçons, cannes, bourriches). — Etuis à cigarettes. — Poudriers, Miroirs de poche. — Lampes électriques. — Ampoules. — Articles de cotillons. — Jeux et jouets en celluloïd (en forte quantité). — Jeux et jouets en métal nickelé. — Eventails. — Peignes. — Brosses à dents. — Règles à calculer (la totalité de la vente en France).

Toutes sortes de petits objets dits d'Extrême-Orient très bon marché et sans grande utilité pratique, en bois, verre, papier, celluloïd, etc.

\+ +

Les magasins qui vendent des marchandises Japonaises

Les Prix-Fixes et les Uni-Prix sont les magasins qui vendent le plus de marchandises japonaises.

Les grands magasins vendent également des produits japonais dans leurs rayons de produits bon marché.

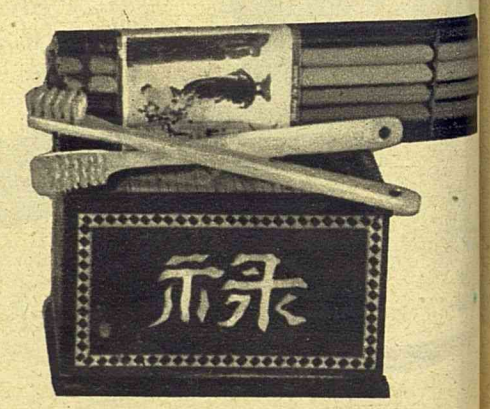
Les marchands ambulants et tous les magasins de vente à prix bon marché vendent des produits japonais.

Les conserves japonaises sont le plus souvent détaillées dans les magasins des trusts Maggi et Hauser. Bien entendu d'autres magasins d'alimentation les débitent également.

REMARQUE

La plupart des marchandises japonaises sont soumises à l'obligation de l'indication d'origine et portent marqué (Japan) ou (Made in Japan) et sont faciles à reconnaître d'après leur fabrication spéciale (articles bon marché nécessitant beaucoup de main-d'œuvre... également bon marché).

Certaines marchandises sont marqués du nom du fabricant qu'il ne faut pas confondre avec les noms chinois. Alors que les noms chinois sont composés de plusieurs mots; exemple : Yen Ying ou Pan You Koei), les noms japonais sont formés que d'un seul mot (exemple : Hirota ou Matsui).



© Archivos Estatales, mecd.es

ENFANCE*

Une œuvre inédite

Le combat de l'ours et des dogues à Sainte-Croix de Volvestre.

ILLUSTRATION DE MENDJISKI

de Paul VAILLANT-COUTURIER

AUTRE promenade : les Champs-Elysées... Et là, deux distractions, les chevaux de bois et Guignol. Pour Paul qui a vu jouer beaucoup de pièces sur de grandes scènes, Guignol c'est le plus beau des théâtres... Au guignol Anatole, près du carrefour Marigny, de l'autre côté de la Bourse aux Timbres-poste, Paul va toujours s'asseoir sur le même banc dans les premiers rangs et papa se tient debout derrière les cordes. Papa s'amuse autant que Paul... Mais certainement pas des mêmes choses. Ce qui intéresse Paul par-dessus tout c'est la singulière vitalité des figurines... Le gendarme reçoit un grand coup de bâton sur le nez et il revient en avant... Chignol est rossé d'importance, on lui scie le cou avec un margotin sur le bord du théâtre et il ressuscite... Et puis ces gestes anguleux des petits bras des personnages, ces gestes courts qui simplifient les nôtres lui paraissent tellement puissants... Et les incidences diverses de l'éclairage animent tellement ces visages bosselés une fois pour toutes qu'ils grimaçent, qu'ils s'agitent, qu'ils gonflent leurs joues, qu'ils plissent leur front, et que Paul habitué aux vrais acteurs et à leur faiblesse ne trouve rien de plus vivant que ces poupées... Pour les pièces qu'elles jouent il n'en est jamais très satisfait... Elles manquent d'imagination... Aussi se rattrape-t-il quand il monte sur les chevaux de bois... Cette fois-ci c'est lui le personnage de ses rêves...

On le met en selle mais il ne veut pas qu'on l'attache... Il part pour le tournoi... D'ailleurs c'est un carrousel et on y fait le jeu de bagues comme dans ceux du Moyen âge... Depuis que papa lui a expliqué ça Paul ne se tient plus de fierté... Il est un petit bourgeois gentilhomme. Un orgue de barbarie moulu à bras par la femme du patron joue des airs d'opéra coupés de fuites d'air... Le patron tourne une énorme manivelle qui met en branle le manège... A chaque enfant on remet une lance grande à peu près comme un tournevis ou une lime de serrurier et en avant...

Il y a une sorte de pupitre dans lequel glissent des anneaux et il s'agit d'enfiler le plus d'anneaux possible avec la lance...

Espoir charmant
Sylvain m'a dit je t'aime...

chante l'orgue de Barbarie.

Et Paul, penché de côté, droit sur ses étriers, charge la bague qu'il enlève et qui vient sur ses doigts rejoindre la collection des bagues précédentes...

Ne parle pas
Rose je t'en supplie...

glougloute l'orgue de Barbarie...

Et Paul la main gauche crispée aux rênes de son palefroi de bois arrache encore un anneau, le douzième... Les autres enfants sont envieux ou béants d'admiration...

Et quand Paul remet ses anneaux à la dame de l'orgue qui doit certainement le trouver très adroit, elle lui donne le superbe sucre d'orge qu'il a gagné... Et c'est papa qui mange le sucre d'orge après l'avoir cassé en petits morceaux, parce que Paul n'aime pas les sucreries...

(*) Voir *Regards* du 17 février.

Le cheval, on le retrouvera l'été dans la grande maison de Sainte-Croix, mais un vrai cheval qui sent le cheval, une jument qu'on appelle Sapho et qui viendra chercher toute la famille à la gare avec le breack conduit par la vieille Annette... Quant à Paul il fera ses premiers essais d'équitation sur son petit âne africain Salem que papa et maman ont rapporté d'Algérie.

Joie inquiète de ces départs de Paris. Grosses chaleurs. Malles jamais finies... Poivre, camphre et tabac à priser pour les meubles et les tapis qu'on enveloppe dans des draps... La sacoche de papa avec ses papiers et son carnet de chèques. Le sac à main de maman avec ses bijoux... Et puis la chapelière de la bonne, et dix ou douze paquets invraisemblablement ficelés qu'on entassera avec le chien de chasse de papa et les lignes dans le compartiment de troisième...

— Les paquets ? As-tu compté les paquets ?

— Il en manque un. Non... Mais si...

— Et les billets ? Où diable ai-je mis les billets ?

Et quand on est installé, question pour la dixième fois :

— Pardon, monsieur, c'est bien le train pour Toulouse ?

Voyages inconfortables, interminables jusqu'aux dames caissières impressionnantes aux croissants et aux cafés au lait de la gare Matabiau à Toulouse.

Pour Paul pourtant un souvenir agréable...

En voyage on ne le débarbouille jamais qu'à l'eau de Cologne... Et ça sent bon, ça sent bon...

II

Découverte de la terre

L'arrivée dans la maison des Pyrénées constituait la plus grande joie de l'année.

Cette maison pour Paul c'était un rêve dans lequel les êtres, les parents n'étaient plus ce qu'ils étaient mais apparaissaient transfigurés, grandis, à l'échelle des vastes pièces et des horizons.

Une large maison, sur le flanc d'une montagne, au bord de la route, au-dessus de la rivière, assise comme dans un fauteuil entre deux cours. A droite en arrivant un chêne qui avait bien plus de cent ans. A gauche, de l'autre côté de la cour le jardin que la maison rejoignait par un pont... Et sur toute la maison des vignes vierges, des rosiers et du jasmin... Tout juin fleurissait quand on arrivait et les pièces, mal remises de leur humidité de l'hiver semblaient exhaler de beaux vases fleuris par les soins d'Annette, une buée d'odeurs mêlées. On avait lavé les planchers au pétrole... A cause des puces...

Dans la grande salle à manger, les cuivres luisaient au-dessus des vieux meubles de chêne massif ou de merisier. La maison, c'était plus qu'une maison, c'était une ville pour Paul. Paul courait d'une pièce à l'autre, montait les étages, passait au jardin malgré les dangers du pont, allait voir « son » jardin... Un petit carré de terre où les plantes de l'année précédente qui avaient grandi lui donnaient le sentiment du temps écoulé. Et la chienne Phane, un épagneul breton, courait avec lui, heureuse d'être libre après la chasse et les noirs corridors de l'appartement de Paris... Cela durait jusqu'à ce que des cris se fissent entendre. On cherchait Paul partout...

Il était tout au fond du jardin dans la charmille, perdu dans la contemplation de la circulation polie et infatigable des pattes de deux lignes inverses de fourmis...

Annette, à grandes enjambées venait le chercher. Elle lui montrait avec fierté ses cultures. Les fraises qu'il y avait encore, les petits pois qui se tortillaient, sucrés, au ras du sol, les haricots qui grimpaient, les salades, les radis roses et la belle dentelle verte des carottes. Paul rentrait dans la maison encombrée de malles et de lits-cages où papa et maman plongeaient pour en retirer des vêtements de coutil, des souliers de chasse, des articles de pèche, des chapeaux de paille de maman énormes et recouverts d'un petit jardin, le glyco-phénique, l'argenterie, du linge et des couvertures... Lui aussi se mettait alors à déballer sa petite valise, une miniature, une réduction de la triste valise des conscrits, d'un brun rose indéfinissable avec des coins noirs, doublée d'étoffe blanche à rayures, et des courroies qui cassaient. Il y avait là les jouets préférés, des lignes, des petits instruments aratoires et des cahiers...

Et puis on allait vite, après s'être un peu débarbouillé, se mettre à table car le carillon de l'église avait depuis longtemps sonné midi... Les mouches sonnaient midi contre les vitres. Les abeilles et les bourdons sonnaient midi dans la salle à manger où les attiraient les fleurs. Et la famille s'installait devant la soupe aux choux fumante d'où maman extrayait le savoureux farci a l'œuf et au jambon de montagne, ficelé dans sa feuille de chou...

Alors commençait la conversation avec Annette qui se tenait là souriante sous son serre-tête, le ventre en avant et ses mains noueuses croisées dessus. Alors s'évoquait la lutte amère de l'homme et de la terre que Paul écoutait comme un banal fait divers mais qui l'imprégnait peu à peu.

— Mauvaise année, disait Annette. Il a plu tout l'automne et tout le printemps. On n'a pas pu semer...

— J'ai pourtant vu d'assez beaux champs de blé en venant.

— Dans la plaine, peut-être, mais ici, tout a été « brouillardé »... Tenez, au jardin, je n'ai même pas pu « faire » les pommes de terre...

— Il a plu beaucoup à Paris aussi.

— A Paris, ça n'est pas la même chose. Ici c'est la terre.

— S'il a plu ! La rivière est sortie et elle est montée sur le Pré commun. Les limaces m'ont mangé deux fois les salades... La grêle n'a pas laissé de cerises... Nous n'aurons pas trois douzaine de « guins doux » et encore si les oiseaux en laissent... Maintenant il fait trop sec...

— Mauvaise année, quoi !

— Vous pouvez le dire... On sera malheureux à la campagne cet hiver... Et s'il n'y a pas de pommes de terre, Dieu préserve ! ça sera la famine comme au temps des anciens...

Ainsi parlait Annette chaque année reprenant ses litanies paysannes des lamentations... Toute la vieille misère du combat sur la terre...

Maintenant, c'était le défilé des vaincus, des visés par le combat, des malades de la terre, morts des suites des lentes blessures du travail.

© Archivos Estatales, mecd.es

— Et qui est mort cette année ? disait papa que, jeune, la mort obsédait toujours.

— La Taupe... Et puis le Prince...

— Ah ? Quel âge avait-il le Prince ?

— Quatre-vingt-douze ans...

— Il était plus vieux que Notre Seigneur ?

— Oui. Il avait l'âge du Caporal.

— Et le Caporal ? Toujours solide ?

— Toujours... Depuis qu'il s'est guéri du ver poilu...

— Pauvre Prince ! De quoi est-il mort ?

— Le sang qui s'est mélangé avec les nerfs, le pauvre, et puis l'âge, que voulez-vous... » Annette acceptait.

Oui, pauvre Prince... Le Prince était un grand ami de Paul. Mort. Paul savait tout juste que ça voulait dire qu'on ne le reverrait plus... Usé par la terre on l'avait porté dedans. Le Prince, c'était un vieux, très vieux, qui s'appuyait sur une canne et une béquille. Il ne pouvait plus travailler la terre. Il prisait, il sentait le fumier, et il venait chaque matin s'asseoir à côté du fumier, sous le prunier, dans la cour, cirer tous les souliers de la famille pour deux sous... On lui avait justement cette année-ci apporté un beau « nécessaire à souliers ». Pauvre Prince, il ne s'en servirait pas ! Paul le revoyait assis sur une auge de pierre, retournée, toute verte de mousse, crachant sur la brosse pour délayer le cirage et ne pouvant pas retenir un long filet de salive (qui tombait sur son vieux gilet) brillant et admirable comme une petite colonne de diamant... Il ne donnerait plus à Paul, en cachette, de ses étranges mains tordues comme les branches des saules, les prunes de la nuit, toutes humides de rosée, qu'il lui ramassait chaque jour en arrivant... Des prunes interdites.

Pauvre vieille loque servile accrochée au fils du monsieur Bon Dieu bourgeois ! Après déjeuner, Paul était allé revoir l'endroit où s'asseyait le Prince et puisque rien n'était changé, il ne pouvait pas croire que le Prince ne reviendrait pas.

Après déjeuner, Papa descendait au Pont du Volp, rendez-vous des notables du pays, causer avec les retraités et leur demander des nouvelles de la pêche, en fumant son cigare.

Et Paul repartait pour son voyage d'exploration dans la maison... C'est que la maison de Sainte-Croix, ce n'était pas seulement toute une ville ! Elle contenait aussi les merveilleux pays où papa et maman étaient allés : l'Amérique du Sud avec des tableaux et des photographies représentant la baie de Rio et des jardins lourds de palmes, des punchos, des travaux indiens en plumes et des pirogues miniatures; l'Algérie avec des souvenirs rapportés de là-bas : cafetière arabe, Arabes de plâtre en prières, burnous, et ces tout petits souliers bleus brodés d'argent que Paul n'avait jamais mis et qu'on lui avait donnés à deux ans; Dakar, avec le casque colonial de papa — impérialisme oblige — le perchoir d'un perroquet, des photographies de négresses avec des seins en poire, et des objets d'ivoire; la Russie, avec des peintures de papa, des croix triples de cuivre et d'émail, des assiettes de bois coloriées, des couverts de bois et des verres de bois; la Hollande, avec cette horloge peinte et ses poids, cette horloge où l'on voyait un paysage maritime gris bleu Delft, des bateaux, une tour et des moulins à vent; l'Allemagne, avec les livres d'enfant de maman et ce merveilleux « Strumfelpeter ». Paul savait tous ces noms de pays par les histoires cent fois narrées par papa et maman... Papa assailli par un vol de corbeaux à l'embouchure de la Néva, la petite reine de Hollande jouant aux pâtés avec Paul à Scheveningue (histoire dont Paul n'avait aucun souvenir, mais qui prenait place dans les folies démocratiques de la maison), la grande peur de papa dans la forêt, la nuit, aux environs de Bativa, parmi les insectes et les serpents, la chasse au sanglier à cheval avec le Caïd de Blidah et les inconvénients d'une monture dressée à la fantasia, le roi de Dakar à qui l'on offrait quarante sous en passant, le tout mêlé à des souvenirs de théâtre et à des noms d'amis de la famille ou de connaissances faites dans des soirées : Rochefort, Willy, Tourgueneff et toute la série des derniers compositeurs romantiques...

Sainte-Croix était tout cela... l'évocation de pays lointains et de visages obscurs pour Paul mais que le ton qu'on employait en parlant d'eux faisait grandes. Et Paul, d'une pièce à l'autre, retrouvait tout cela du haut en bas de la maison et jusqu'au grenier.

Et puis il retrouvait Annette...

Annette était la seule personne au monde qui lui parlât des secrets et à travers eux Paul découvrit ceux de la vie d'Annette. Elle vivait dans la terreur de l'invisible alors que Paul n'en avait pas peur et ne le considérait dans son cerveau d'enfant que comme un prolongement tout à fait naturel du visible. Son imagination en peuplait le monde.

— Annette, y en a-t-il beaucoup qui savent des secrets ?

Sur ce sujet, Annette était intarissable.

— Oui, il y a bien des femmes et des hommes qui connaissent les « secrets » et qui jettent des sorts. Il y a des hommes très forts qui se transforment et font des peurs. Ils se transforment en chiens noirs, en veaux, en chevaux. C'est vrai ça, vous savez, Monsieur Paul. C'est la vérité... Quand ce cheval-là vous passe à côté, au galop, la nuit, le saut qu'il fait en passant vous glace le sang... Et le veau vous suit pas à pas. Vous vous arrêtez, il s'arrête. Vous repartez, il repart. Vous courez, il court... Il y avait une vieille en haut de la forêt, la Sapier, qui voulait que mon frère épouse sa fille. Et comme il allait en voir une autre à la veillée, chaque fois qu'il rentrait, elle le faisait se perdre dans la forêt. Une forêt qu'il connaissait pourtant sapin par sapin ! Il marchait toute la nuit et quand le jour se levait, seulement alors elle lui permettait de rentrer chez lui, n'en pouvant plus... Quelquefois, des hommes rentrant le soir rencontrent tout à coup la femme blonde. Elle est toute nue. Et quand on s'approche, elle disparaît avec un rire de chat-huant. Il y en a une qui était habillée en mariée, celle-là, l'âme d'une ancienne religieuse, qui arrêtait le courrier tous les soirs quand il rentrait de Cagères dans les gorges après Le Plan. Je l'ai vue... Oui Monsieur Paul ! Il y a aussi les hommes qui barrent le chemin. Mon frère en a rencontré un, un jour. Il était tout en noir, devant lui, les bras croisés, et il ne parlait pas. Alors mon frère lui a crié, en tirant son couteau :

« — Viens ! Nous allons y faire !

« Et en même temps il retirait sa veste... Mais ça avait suffi, pas le couteau, la veste. L'homme noir avait disparu. Parce qu'il avait retourné son vêtement, Monsieur Paul ! Ça conjure le sort, n'ayez crainte, si vous savez vous protéger de ces sorts-là. C'est comme de mettre le pouce dans le poing fermé ou de crier aux fadettes « Padéoucou ». Ou bien lorsqu'on vise sur une des bêtes qui font peur, de tirer sur l'ombre. Si vous tirez sur la bête, elle se moque de vous. Si vous tirez sur son ombre, elle disparaît. Et bien souvent, le lendemain, celui qui a jeté le sort s'en va blessé de chez lui pour se faire soigner... Parce que l'ombre de la bête c'était lui.

« Une fois ma petite était devenue subitement infirme à vingt mois, elle cessait soudain de marcher et se trainait sur le derrière. Mon mari est allé voir la plus forte des sorcières de Toulouse. Elle lui a fait regarder dans une marmite qui bouillait après lui avoir fait donné cent francs. Dans la marmite, il a vu une tête de femme, celle de la voisine, la Hourmigo. La sorcière lui a dit de piquer avec une aiguille le visage. Mon mari l'a fait. Il a piqué l'image à l'œil gauche. Le lendemain, quand il est revenu au pays, il a rencontré la Hourmigo. Elle avait une tache blanche sur l'œil gauche :

« — Et qu'est-ce que tu as ? lui a dit mon mari Qu'est-ce qui t'a fait çà ?

« — Tu le sais bien, toi, qui me l'a fait !...

« Croyez-vous, hein ?

« Quand ils meurent, ces gens-là souffrent, ils souffrent ! Oh ! ce qu'ils souffrent. Ils se couchent, se relèvent, retombent... C'est qu'ils se battent avec le diable...

« Tenez, la Taupe qui vient de mourir, c'en était une qui savait les secrets... Il y en a beaucoup. tout autour de nous, dont il faut se garder parce qu'on ne sait pas... »

A travers les récits d'Annette, tout ce monde de montagnards primitifs dont parfois Paul apercevait l'intérieur des tanières — une pièce au plancher de terre battue, une large cheminée, une cruche sur un évier, des provisions suspendues au plafond, un table et les bancs — lui apparaissait écrasé sous le joug de deux terreurs, le travail de la terre et l'invisible... Le moyen âge continuait dans l'Ariège radicale-socialiste.

Mais maman n'aimait pas qu'Annette racontât toutes ces histoires à Paul car, quelquefois, il en rêvait la nuit et il criait.

La campagne, c'était bon comme le fruit défendu; c'était encore les fêtes, où Paul enfin courait avec les gamins et les gamines de son âge à travers les couples de danseurs de la Saint-Fiacre ou du 14 Juillet.

Le 13 juillet, papa préparait un vieux drapeau tricolore qui dormait au grenier toute l'année et dont les rats avaient attaqué le rouge, ce qui lui donnait un air de trophée. Ce drapeau, c'était un peu comme les souliers dans la cheminée de la Noël. On le mettait au balcon la veille, entouré de quatre lampions tricolores en papier. Et puis, on courait sur la route le voir flotter comme s'il était venu là par miracle. Le soir, on allumait des bougies dans les lampions pour répondre au passage de la retraite aux flambeaux dont les musiciens venaient jouer une sérénade devant la porte. Le 14 Juillet, dans les Pyrénées, c'était la fête de la poudre. On en bourrait un vieux mortier et un spécialiste des farces, le tailleur Marius, mettait le feu à la mèche; puis il faisait écarter tout le monde. Car il arrivait qu'en fusant le mortier éclatât... Plus il y avait de bombes et plus la fête était belle... Papa disait :

— Décidément, ils la prennent la Bastille !

Le pays, encore en proie au souvenir de la tyrannie de diverses familles bonapartistes, fêtait alors avec quelque émotion encore la fête de la République bourgeoise, qui n'était plus à Paris qu'une formalité officielle et une série de bals publics dans les rues. Après les bombes, le feu d'artifice : fusées, soleils, bouquet... On s'installait sur le pont et l'on suivait le trajet des belles comètes qui perçaient le vent, percutaient contre les étoiles et éclataient en plein ciel dans une pluie d'étincelles colorées...

Enfin, dans les baraques, les garçons achetaient des pétards, des « pisse-feu » et diverses autres pièces d'artifice à leur échelle qu'ils faisaient partir dans les jambes des danseurs ou avec lesquelles ils effrayaient les petites filles, et des pistolets à amorces qui faisait du bruit...

Pour la fête locale, c'était autre chose. Tout le pays mangeait à s'en rendre malade pendant trois jours. C'était la seule fois de l'année, avec la fête du cochon en février, où le pays mangeait chez lui de la viande fraîche. Cette fois-ci, c'était du bœuf. La vie était dure, beaucoup de biens étaient hypothéqués, une journée d'homme ne valait que deux francs, une journée de femme qu'un franc.

Les seules autres fêtes étaient les foires avec leurs bœufs et leurs mouches. Il y avait cependant, quelquefois, des gitanes qui s'arrêtaient dans le village, donnant un spectacle de marionnettes, ou bien quelques bergers des hautes vallées des massifs d'Ouet ou d'Hetou, qui montraient un ours qu'ils avaient capturé petit dans les forêts. Ils le racontaient encore, mais ces captures étaient bien rares et ils achetaient le petit ours de Russie à Marseille. Un soir, Papa avait emmené Paul sous l'ormeau voir un combat d'ours et de chiens... C'était l'été mais il faisait déjà nuit, une nuit étouffante de vent d'antan. Paul en avait conservé un souvenir âpre et barbare.

L'ours, une bête qui sentait fort, ronde, poilue et lourde, aux oreilles petites et déchiquetées. Les chiens, des dogues hauts, râblés et furieux. L'homme, un grand montagnard noir au béret large... L'éclairage, trois torches de résine plantées fumeuses sur des piquets, trois torches qui faisaient danser en l'air d'énormes ombres dans l'arbre... L'assistance : derrière des cordes des faces rudes, sans cesse retaillées par l'éclairage mouvant, tendues, vieillies par le travail de la terre avec, au premier plan, Turenne, le vieux lutteur d'ours de la Serre, fier des cicatrices blanches de son dos, qui dataient du temps où les montreurs d'ours pariaient qu'on ne tomberait pas leur bête...

Dans le silence de la nuit, la fête sombre du combat se déroulait, ponctuée d'aboiements, de grognements, de cris et de murmures.

Le premier chien attaquait l'ours... L'ours muselé le surveillait de son petit œil implacable et aigu... Soudain, d'un revers de sa patte large, aux griffes cliquetantes, il renversait le dogue et, de tout son poids, commençait à l'étouffer... Alors le montagnard lâchait un second chien pour obliger l'ours à lâcher le premier dogue...

La foule retentissait d'exclamations patoises sourdes, secouée d'une joie de sang. Il arrivait qu'un chien parvint à planter ses crocs dans une oreille de l'ours... L'ours alors secouait la tête de douleur et sa force était telle que le dogue voltigeait de droite et de gauche, mais sans desserrer la mâchoire...

Et Paul voyait alors l'homme s'approcher de la mêlée un fouet à la main, saisir le chien et lui tordre la queue... Le chien hurlait et lâchait sa proie... Et la foule noire s'exclamait...

Sous les éclairs rouges des torches, la petite oreille de l'ours tremblait convulsivement, toute rouge...

L'été, c'était pour la maison une période de fêtes et de bombances, auxquelle Paul participait comme enfant, c'est-à-dire en marge, avec la joie de voir du monde, beaucoup de monde assis à table et, notamment, les trois curés...

Rien de mystique ni de clérical dans leurs rapports. Ils étaient trois curés du pays, trois fils de la terre qui aimaient venir à la maison pour trois raisons. D'abord, ils étaient chez des protestants, c'est-à-dire qu'ils sortaient de leur société catholique et pouvaient, sans crainte d'indiscrétion, relâcher un peu leur austérité extérieure; ensuite, ils étaient passionnés de billard, et comme ils ne pouvaient y jouer dans aucun café, ils se rattrapaient à la maison; enfin, ils adoraient l'opéra et comme ils ne pouvaient aller au théâtre que dans les rares fugues qu'ils pouvaient faire, ils se réjouissaient tout l'hiver à l'idée d'entendre chanter les parents de Paul quand viendrait l'été.

Il y avait le vieil abbé subtil, aux mains soignées, qui portait toujours dans la poche de derrière de sa soutane une ou deux fines bouteilles cachetées qu'il sortait avec d'exquises précautions et un mouvement gourmand des lèvres. Il y avait l'abbé Bizet, grand chasseur et grand pêcheur. Celui-là, aux enjambées énormes, maigre comme un jet de frêne, montait la première bicyclette qui eut fait son apparition dans le pays et, poursuivi par les chiens lorsqu'il pédalait, les dressait à coups de revolver... Le pays ne tarissait pas sur lui en histoires scandaleuses, vraies ou fausses. Il y avait enfin l'abbé Clarac, celui-là gras comme un moine avec une tête rouge brique d'empereur romain.

(A suivre.)

© Archivos Estatales, mecd.es

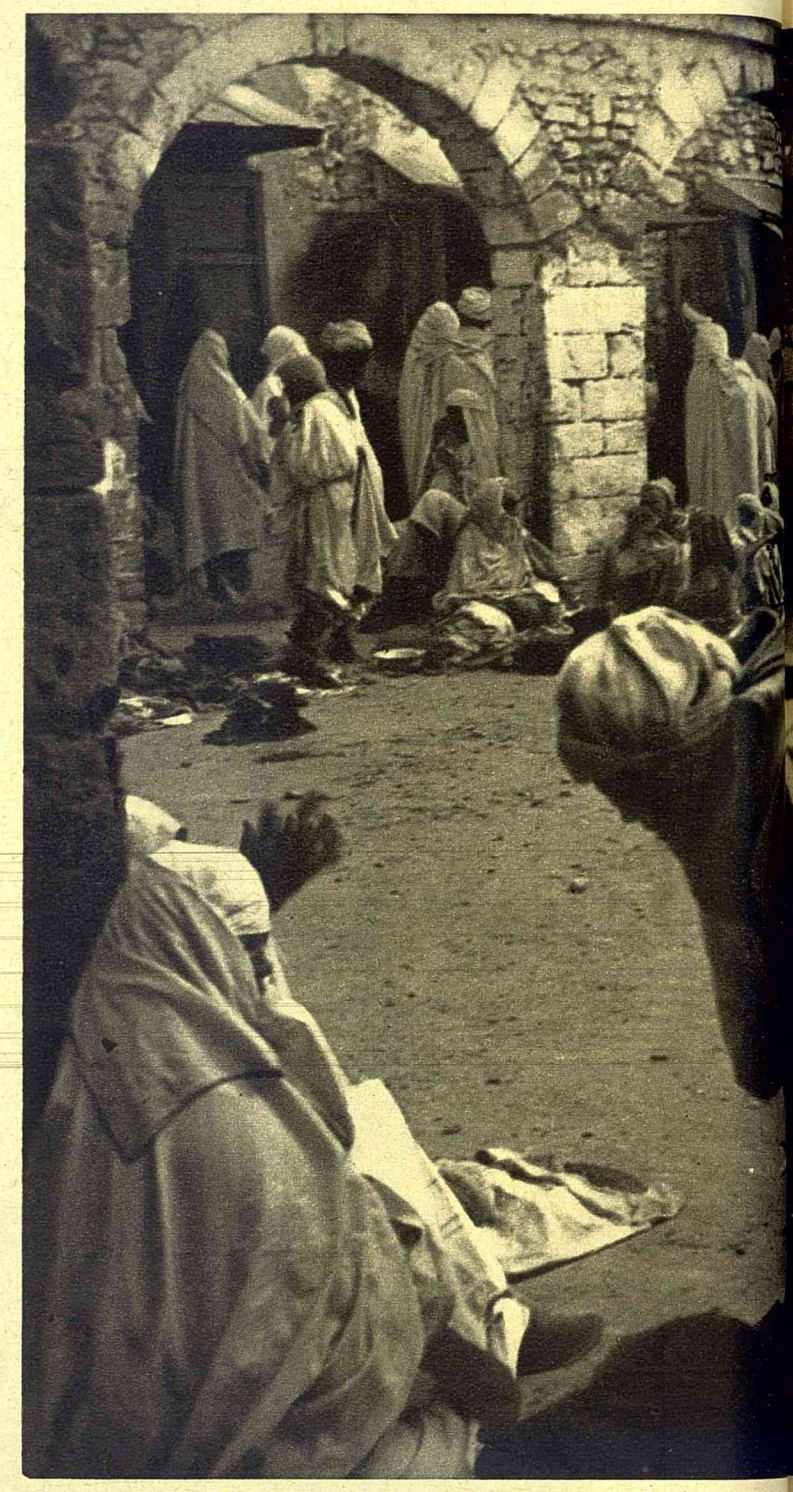
SOUDANAISE

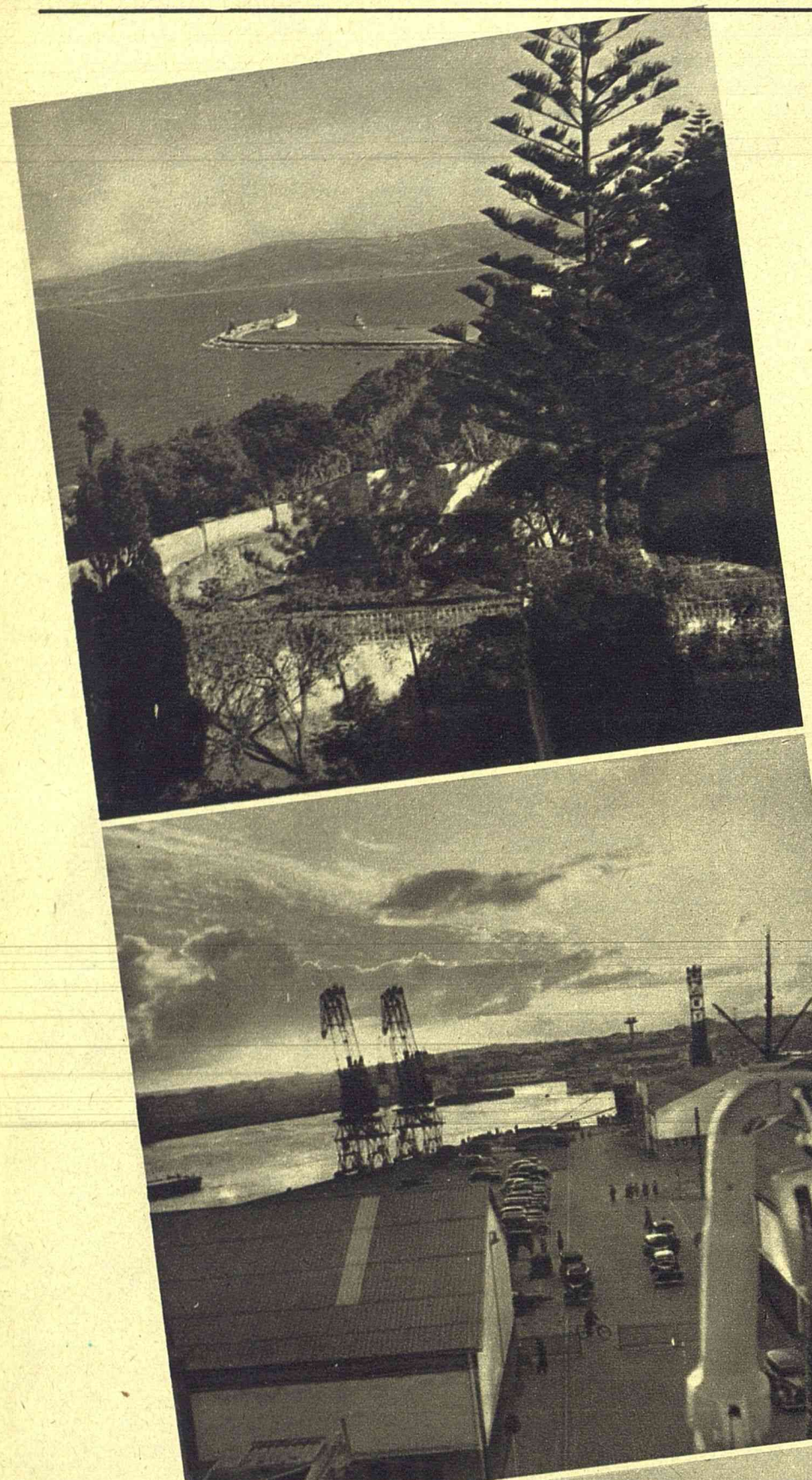
PHOTO PIERRE VERGER

© Archivos Estatales, mecd.es

NATIONALISME et TRAFIC d'HOMMES

MARO





Ci-contre : **Vue de la baie et du môle prise des hauteurs de Tanger, la ville des trafics.**

Au-dessous : **Le port moderne de la belle ville de Casablanca.**

Vue de Rabat et de la Casbah des Oudaïas, descendants du Sultan. De l'autre côté de la rivière se trouve Salé-la-Blanche, ancien nid de corsaires.

Reportage et photos de GRUN

Nous avons au Maroc une colonie que l'on nous envie et qui devrait être prospère. Nombreux sont les indigènes cultivés qui ont une sympathie marquée pour la France, et pourtant, à Meknès, Marrakech, Khémisset, Port-Lyautey...

Quatre émeutes graves en un mois...

De menus incidents qui éclatent chaque jour de Ouezzan à Marrakech... des morts et des blessés dont il est difficile de contrôler le bilan exact...

On a cherché le climat dans lequel était né le nationalisme marocain au lendemain de l'affaire d'Abd-el-Krim...

A Tanger, à Meknès, à Fez, je me suis entretenu, non comme reporter, mais comme ami, avec des personnalités indigènes de premier plan. Toutes m'ont dit la même chose.

« Pour un indigène suivant les préceptes du Coran, il y a incompatibilité entre les dictatures nationalistes et les principes coraniques. »

Pour celui qui connaît les Marocains, il est difficile d'admettre que ce soit l'un d'eux ou quelques-uns d'entre eux qui aient mis sur pied un plan d'action dont l'envergure ne fait encore qu'apparaître.

J'étais à Meknès, dînant chez un ami du pays lorsque la bagarre éclata entre les spahis et les indigènes de la Médina.

Le 25 septembre, sur le passage de M. Ramadier et du général Noguès, des milliers d'indigènes manifestent sur la place Djémaa el Fna.

En plein bled, à Khémisset, le 22 octobre, le contrôle civil est assiégé. Des avions sont envoyés en toute hâte pour survoler la région.

Le 26 octobre, à la suite de diverses arrestations, des troubles
Casablanca.

Le 27 octo
ves bagarres
Quels sont
En premier
tions voisine
gne, qui ne
ce pays com
« Panther »
Ceux-ci se
rôle d'ennem
Mais il y
mes qui s'in
seule chose,
par le gouve
même si cela
Quoi de p
Services civi
le gouverne
sant mal so
C'est de
grande parti
fourées sang
se décide p
la France u
Comment
blable, dans
l'ont visité,
françaises ?
Le prestig
par la faute
ment mette
par les enne

simultanément
sue de la gran
théâtre Port-L
nsables ?...
agitateurs dé
ne nationaliste
raient qu'une
ais longtemps
si vieille...
sque excusabl
es, les plus da
rançais et qui
e la mission q
pour nuire au
raire aux intér
pour un empl
ar un officier,
ais en ne faisa
e organisé qu
ntendus qui on
lentendus qui
tre bon ordre,
lus beaux prot
s pu arriver à
ui était au dir
plus belles ré
nce est battu e
uelques homm
ux poudres ac
tre pays.

© Archivos Estatales, mecd.es

RO C

troubles
blanca.
27 oct
pagarres
els son
premi
voisin
qui ne
ays co
nther
ux-ci s
d'enne
is il y
qui s'
chose,
le gou
e si ce
oi de p
ces civ
ouverne
mal s
est de
de part
ées san
écide p
rance u
mment
e, dans
visité
caises
prestig
la faut
mette
les enn

simultanément à Fez, Rabat et
sue de la grande prière, de gra-
théâtre Port-Lyautey...
sables ?...
agitateurs délégués par des na-
ne nationaliste, Italie et Allema-
aient qu'une chose, se partager
is longtemps déjà. L'affaire du
si vieille...
sque excusables, ils jouent leur
es, les plus dangereux, les hom-
rançais et qui ne voient qu'une
la mission qui leur est confiée
pour nuire au Front Populaire,
aire aux intérêts de la France...
pour un employé de bureau des
r un officier, que de discréditer
is en ne faisant pas ou en fai-
organisé que sont sortis en
tendus qui ont amené les échaf-
entendus qui risquent, si l'on ne
re bon ordre, de faire perdre à
us beaux protectorats.
pu arriver à un résultat sem-
ui était au dire de tous ceux qui
plus belles réussites coloniales
nce est battu en brèche au Maroc
uelques hommes qui criminelle-
ux poudres accumulées à plaisir
re pays.

Ci-dessous : **Un embarquement de troupes indigènes partant de Tanger pour l'Espagne rebelle.**

terre en fièvre

Un coin du marché à Mogador.

Le Maroc et l'Espagne

Tanger, ville internationale... Quelle blague !

Les nationaux semblent considérer la ville comme acquise à leurs principes.

En remontant des quais vers la ville haute, suivant la rue principale et mouvementée qui va du petit Sokko au grand Sokko, on s'étonne de rencontrer des quartiers aussi différents les uns des autres, petites rues françaises, anglaises ou espagnoles, que seul le ciel bleu et le soleil brutal lient entre elles.

Dans un bar que l'on m'a recommandé pour l'excellence du jérès et du manzanilla, je tombe en plein foyer nationaliste. Les murs sont recouverts d'immenses portraits flattés de Franco, d'étendards entourant des cartes d'Espagne où l'avance des rebelles est avantageusement marquée au crayon rouge.

Les arrivants saluent le patron d'un « Arriba Espana » retentissant.

Soudain, le silence se fait. Le haut parleur déverse les nouvelles du poste de Franco et sa propagande effrenée : « Aqui... 9 A.H. Tétouan ».

C'est ce poste qui répondait à Margarita Nelken demandant aux mères madrilènes d'emmener leurs enfants hors des zones dangereuses : « Vous ne savez pas ce que c'est l'amour d'une mère, vous les rouges qui n'avez aucun sentiment noble, et toi-même, Margarita Nelken, tu n'as pas d'enfants, tu ne peux pas exprimer le sentiment maternel. Nous le pouvons, nous les mères nationalistes, aimant Dieu et Franco. »

Ce fameux speaker, qui prétendait connaître l'amour maternel, était un certain Déogracia, sergent de la garde civile.

Tanger est d'ailleurs le paradis des trafiquants. Depuis que des cargos ont été coulés en Méditerranée, les trafiquants du « vieux port » de Marseille ont bien du mal à recruter des équipages. Tanger a pour cela plus de facilités, notamment avec les indigènes, et elle ne s'en prive pas. Nulle villa n'est mieux placée pour cela.

A tant de louches affaires et de mystérieux trafics dont elle a été de tout temps le théâtre, est venu s'ajouter, avec la guerre d'Espagne, les obscures occupations qui se greffent sur toute guerre bien comprise. Des hommes prêts à tenter la première aventure venue, Tanger n'en manque pas.

Sur les quais, à l'ombre des vaisseaux de guerre qui encombrent le port, parmi les fleurs du Grand Sokko, ou dans un de ces petits bars discrets où l'on déguste un anis digne de la contrebande, on leur a dit :

— Veux-tu gagner gros ?

— Evidemment, ont-ils répondu, de quoi s'agit-il ?

— De l'Espagne.

— Ça va. Explique.

Trafics d'armes et de munitions. Les disques, réduits au minimum, sont acceptés en gros, dans l'attente des bénéfices éblouissants.

Sans avoir besoin de beaucoup les chercher, on rencontre dans Tanger des hommes qui vous mettent sous le nez des listes complètes allant du mauser à la mitrailleuse, avec prix en regard, et livrable de suite suivant quantité.

Il est d'autres commerces qui, sous des dehors plus honorables, n'en sont pas moins profitables, celui des vivres par exemple.

Combien de cargos sont partis pour Cadiz, chargés jusqu'au pont, de pois chiches ou de farineux venus de la plaine du Souss, et que l'on échange, une fois arrivés, contre de l'huile d'olive, des noisettes, du safran et toutes sortes de marchandises qui ne sont pas un aliment de première nécessité.

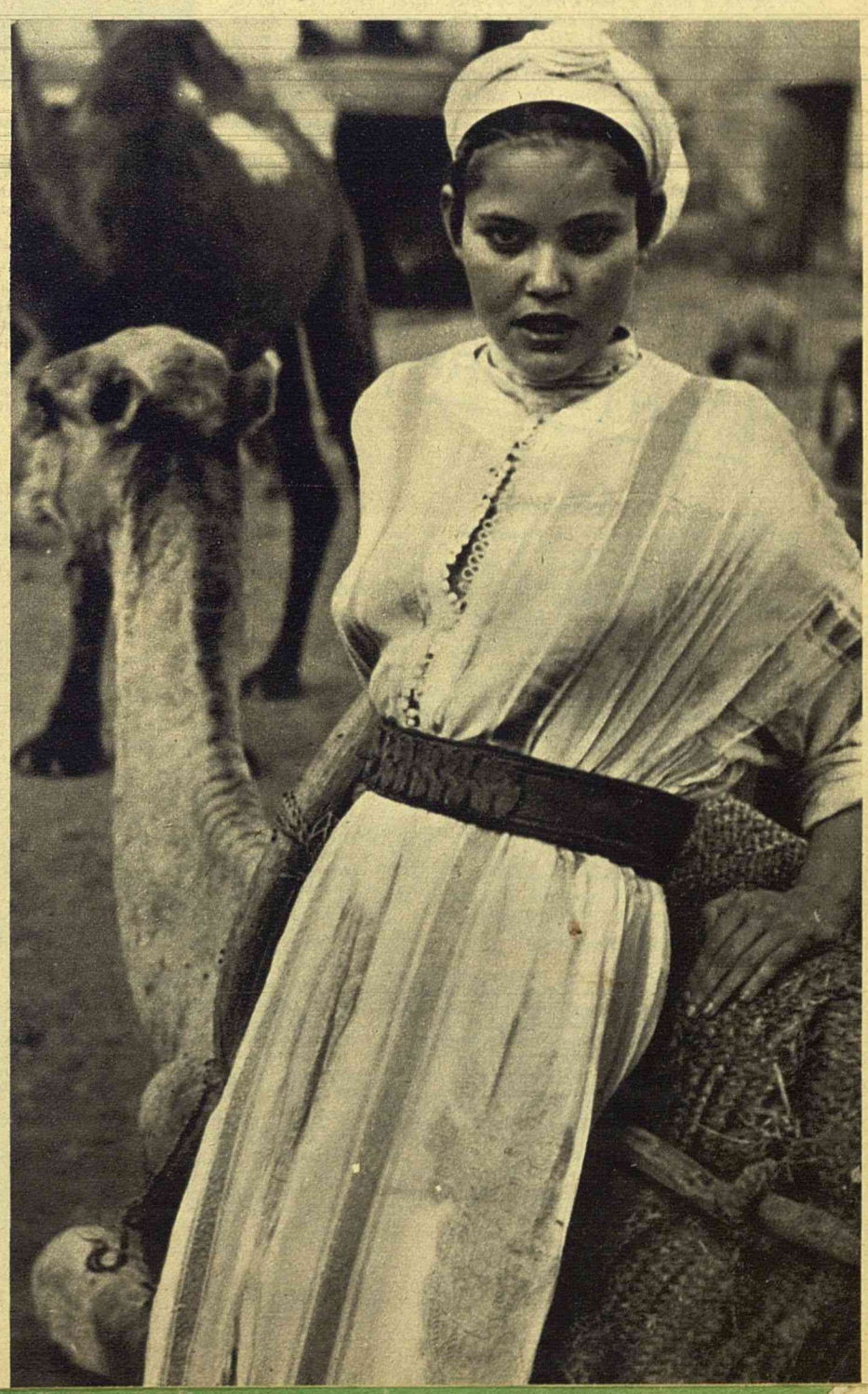
Le kilo de pois chiches ne vaut pas cher, et si l'on pense que l'huile d'olive vaut 12 francs et que le kilo de safran est coté 900 francs, il est évident qu'avec un chargement de retour bien compris, quelques centaines de mille francs sont vite gagnés.

Un autre trafic en voie de disparition actuellement, mais dont quelques-uns ont profité, c'est celui des hommes.

Il n'y a pas que des Marocains espagnols qui aient rejoint le front de l'insurrection, mais comme de la vulgaire marchandise de contrebande, le plus souvent dupés et ne sachant pas exactement de quoi il retournait, bien des Marocains français ont été débarqués en Andalousie.

J'ai rencontré à Agadir un homme, un soi-disant Français, qui, fort de l'appui de quelques meneurs indigènes bien appointés, a réussi, et cela de son avis propre, à embarquer clandestinement de pauvres bougres du Sud, illettrés et ne parlant pas davantage le français que l'espagnol, pour le front des rebelles.

(*Suite page* 18.)



Une belle Marocaine.

© Archivos Estatales, mecd.es
ARCHIVOS ESTATALES

PÊCHE d'HIVER, BONNE PÊCHE

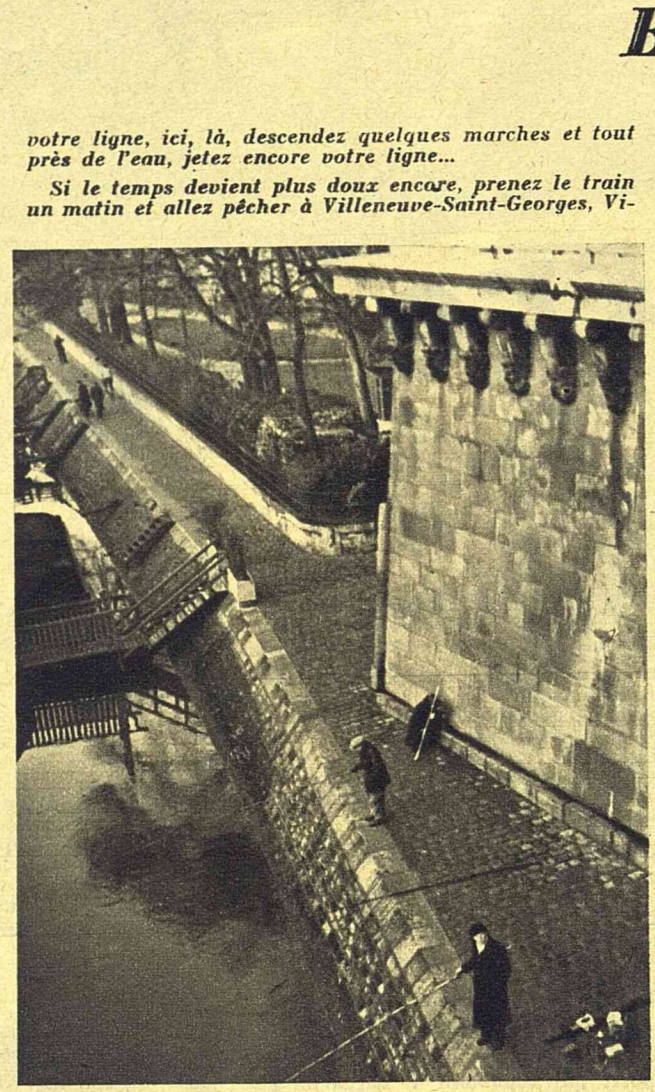
UNE Ligue de Pêcheurs — je crois bien — en tout cas d'innombrables Sociétés et Associations, d'innombrables journaux existent qui traitent exclusivement de la pêche à la ligne, sous ses plus divers aspects et sans doute sans en rien omettre. Il ne nous appartient pas de longuement épiloguer sur « l'amorce au pain de chenevis » ou le « poisson-chat » ou bien encore sur « le chevesne, poisson d'un naturel peureux et qui fuit le bouchon... » Non. Tous les journaux et revues pour pêcheurs en rivières s'en chargent et s'en acquittent, il me semble, fort bien : ils prodiguent à leurs lecteurs les conseils les plus avertis sur l' « armement », la technique et les lois qu'il ne faut point enfreindre ou celles encore qui changeraient quelque chose au très angoissant problème de la pêche dans les rivières de France, de la pêche qui, paraît-il, se meurt... Nous laisserons donc à ces savants techniciens de la pêche à la ligne le soin d'en discuter, et nous parlerons nous du très simple plaisir que la pêche en rivière peut offrir.

Je sais ce que l'on va me dire ! Que je ne manque pas d'audace en proposant, alors que l'hiver tout brutalement sévit, comme loisir du lundi ou du dimanche, une bonne journée au bord de l'eau. Je répondrai que cet hiver rigoureux a ceci de particulier qu'il ménage souvent une journée de temps très doux, où la pêche, sans qu'il en coûte ni mauvaise grippe, ni rhume, est possible, que le poisson en ce moment « mord » bien, et à ceux, pêcheurs déjà ou profanes qui me croiront, je dirai deux bons « coins » à Paris qu'un vieux pêcheur m'a donnés.

Si vous partez un matin, un après-midi, une de ces douces journées d'hiver, chaudement vêtu, quand l'eau monte, allez donc du côté du square Notre-Dame, vers le canal : vous y ferez, cette fois ou une autre, une très belle pêche de « blancs ». Dans ce coin, le « poisson blanc » trouve dans la mousse qui recouvre les grosses pierres de la berge des petites bêtes pullulantes dont il est friand et qui constituent pour vous, pêcheur, la meilleure amorce.

Si le « coin » ne « rend » pas, allez vers cet autre, que le vieux pêcheur connait bien : les bandes de terre du côté de l'Hôtel de Ville. Retournez-y et, si le poisson boude encore, dites-vous que le vieux « a la main » et trouvez vous-même un endroit qui vous soit bon. Cherchez-le, marchez le long des quais, penchez-vous et jetez votre ligne, ici, là, descendez quelques marches et tout près de l'eau, jetez encore votre ligne...

Si le temps devient plus doux encore, prenez le train un matin et allez pêcher à Villeneuve-Saint-Georges, Vitry, Ris-Orangis, Juvisy, dans les « balastières », ces trous énormes creusés dans la rivière et d'où l'on a retiré durant deux, trois ou cinq ans, toujours et toujours de beaux cailloux ronds. La perche aime ces trous profonds où l'eau court, s'enfonce, tourbillonne et s'affole... Vous pouvez y faire des pêches merveilleuses... Dans cette autre « balastière », à Villeneuve-Triage, qui n'est pas reliée à la Seine et que les crues seules emplissent, vous pêcherez la tanche, le gardon et les petites perches aux en-ciel...



Et si je parlais de la province, je dirais que partout en France on peut s'en aller pêcher. Je sais les pêches magnifiques dans le haut Rhône, du Léman à Lyon : la pêche à l'ombre, quand le fleuve, sa belle couleur émeraude retrouvée, roule des eaux claires et glacées et que perce un rayon de soleil... La pêche « en Saône », du côté de Saint-Rambert, Collonges ou Neuville, à Lyon au Pont Mouton... Les gardons, les perches et les brochets du lac de Laffrey et du lac Mort dans le Dauphiné... Les goujons, les innombrables petits goujons du lac d'Annecy; je me les rappelle tout noirs avec de bruques reflets d'argent, fourmillant dans l'eau bleue, entre la berge et les coques des bateaux blancs du « Tour du Lac »... La pêche de la tanche, de la lotte, de la carpe dans les eaux calmes et dormantes des étangs de Bretagne; celle de l'ablette, de la brême, de l'ombre dans les eaux rapides; pêche de la truite dans les torrents et pêche du vairon dans les toutes petites rivières de France. Il faudrait dire aussi les cent manières de pêcher et les cent autres d'appâter et d'amorcer... Je ne suis point pêcheur assez sérieux pour cela.

Vous qui savez être patient, vous trouverez toujours un « coin » d'eau verte ou trouble, tourbillonnante, calme ou pressée où le « bouchon » s'enfoncera légèrement une fois, puis deux et tout d'un coup très fort et très loin dans l'eau; vous ne le verrez plus et vous aurez à faire un petit geste précis pour « ferrer » le poisson, votre ligne devenue vivante se ploiera, il y aura lutte entre vous qui serez ému et le petit animal douloureux et frétillant qu'enfin vous sortirez de l'eau.

Cette simple joie de la « prise », les heures de grand air que vous aurez ainsi passées à regarder l'eau, le livre que vous aurez lu peut-être quand à trop regarder l'eau vous aurez été lassé, est-ce que tout cela ne sera pas pour vous un temps de loisir agréable et sain ?

P. ROGER.

VOIR ★ LIRE ENTENDRE

LES LETTRES

◆ Le prix de poésie libre **La Proue,** dont le jury groupe notamment Charles Vildrac, Luc Durtain, Marcel Chabot, vient d'être décerné à notre excellent camarade Louis Guillaume, pour son recueil **Coffret sous cendres.** Poète révolutionnaire de grand avenir, Louis Guillaume, qui collabore à la revue d'avant-garde **Soutes,** est l'auteur de nombreux ouvrages lyriques : **Jour et Nuit, Déroutes, Regards simples,** etc... Dans un article intitulé « Au fil de la Misère », le jeune lauréat a précisé la position du poète devant les événements sociaux. « Toute une génération de jeunes poètes, dit-il, militera jusqu'à la mort pour un nouvel ordre social. C'est qu'elle ne peut concevoir la vie sans le bonheur de tous, et qu'elle ne pourra concevoir la beauté, tant que ne sera pas effacée la tache de la misère. »

◆ A la **N. R. F.** vient de paraître un livre curieux : **Journal 1660-1669** de Samuel Pepys: C'est le journal intime et pittoresque d'un bourgeois de Londres vivant au début du règne de Charles II, journal qui constitue à la fois un document humain et un document historique.

LE THEATRE

◆ Il faut aller voir : **au Théâtre du Peuple** (Théâtre Sarah-Bernhardt), **Font-aux-Cabres,** la grande fresque dramatique tirée par Jean Cassou et Jean Camp du chef-d'œuvre de Lope de Vega; à la **Comédie-Française : La Brouille,** la belle pièce de Charles Vildrac, qui vient d'être reprise; au **Théâtre des Mathurins, La Sauvage,** pièce de Jean Anouilh, avec Georges et Ludmilla Pitoëff; au **Théâtre de l'Athénée,** le chef-d'œuvre de Jules Romains : **Knock,** joué incomparablement par Louis Jouvet; au **Théâtre de l'Atelier, Plutus,** adaptée de la pièce d'Aristophane par Mme Jolivet et que vient de créer récemment Charles Dullin; au **Théâtre des Ambassadeurs, Pacifique,** de H.-R. Lenormand avec Alice Cocéa.

◆ Les pourparlers entre la Direction des Beaux-Arts et la municipalité d'Orange viennent d'aboutir à la désignation de M. Jacques Rouché, directeur de l'Opéra, comme directeur du célèbre Théâtre antique.

◆ A la **Comédie-Française,** nouvelle présentation de la pièce de Marivaux : **Les Fausses Confidences,** avec MM. Lafon, Pierre Dux, Escande, Julien Bertheau, Mmes Madeleine Renaud, Lise Delamare, etc... **Les Fausses Confidences** seront accompagnées de **La Comtesse d'Escarbagnas,** de Molière.

« Regards-Tourisme » vous invite à la représentation de « Sixième Etage », la pièce d'Anfred Ghéri, qui aura lieu pour vous le Samedi 26 Février à 14 h. 30 au Théâtre des Arts.

VARIETES

QUE VOIR ?

◆ « Le Chant du Tzigane » au Châtelet.

◆ Les revues de l'A.B.C., de Mogador, du Casino de Paris et des Folies-Bergère.

Le lion funambule et les nouvelles attractions de Medrano.

◆ L'opérette « Les Petites Cardinal » aux Bouffes-Parisiens.

COURRIER

◆ C'est une opérette de qualité, comme, depuis **le Roi Pausole,** nous n'avions pas eu le plaisir d'en entendre à Paris, que **les Petites Cardinal,** qui vient d'être créée aux Bouffes-Parisiens. On peut décerner des éloges sans restriction au décorateur Fernand Ochsé qui a conçu décors et costumes dans le style Jules Grévy modernisé avec un goût et une variété hors de pair. D'autres éloges aussi aux compositeurs Jacques Ibert et Arthur Honegger, dont la partition spirituelle et pleine d'imagination enthousiasme tous les vrais amateurs de musique. Interprétation, elle aussi, remarquable, en tête de laquelle il faut placer Saturnin Fabre, Marguerite Pierry, Pizani, Yvette Lebon, Monique Rolland et Numès fils.

◆ Lyne Clevers, Boucot, Gaby Basset et Jean Fred-Mélé seront les principaux interprètes d'une revue inédite qui sera présentée au début de mars à Bobino.

LES EXPOSITIONS

◆ **GALERIE DE BERRI,** 12, rue de Berri.
Dufy, Guillaumin, Gromaire, Kisling, Laprade, Modigliani, Vlaminck, Varèse, etc.
(Permanent et gratuit, de 10 h. 30 à 12 h. 30 et de 15 h. à 19 h. 30.)

◆ **GALERIE DE L'ELYSEE,** 69, faubourg Saint-Honoré.
Œuvres récentes de Vlaminck.
(Jusqu'au 26 février.)

◆ **GALERIE PELLETAN-HELLEN,** 125, boulevard Saint-Germain.
« La Bretagne de Brest à Saint-Malo », peintures, aquarelles, dessins, sculptures.
(Jusqu'au 10 mars.)

◆ **GALERIE MONTAIGNE,** 58, avenue Montaigne.
La Nature morte du XVI[e] siècle à nos jours.
(Permanent.)

MUSIQUE

◆ **Mme Ida Rubinstein,** qui se dit danseuse, présentera **en mars,** à l'Opéra, trois nouveaux ballets. Nouveaux, nous n'en sommes pas sûrs. En tous cas, ce sont toujours les mêmes noms que l'on retrouve sous la coupe de la chorégraphe-mécène : **M. Paul Claudel** et **Mme de Gramont** pour les... « paroles », **Darius Milhaud, Honegger** et **Jacques Ibert** pour la musique. On prend les mêmes — partout — et l'on recommence.

Il n'y a donc pas de jeunes musiciens ni de jeunes poètes en France ?

UN DISQUE PAR SEMAINE

Symphonie en Sol Mineur de **Mozart.**
Orchestre Philharmonique de Londres.
(Columbia L.F.X. 504-505 et 506.)
Orchestre Philharmonique de Londres.

Dès la première mesure, c'est un régal, une allégresse générale qui fait sourire, donne envie de danser, allège le monde de son poids d'infortune. La musique de **Mozart, une fois de plus,** c'est la musique du bonheur. Quelle facilité, quelle grâce, quelle perfection : toujours, quand on en parle, les mêmes mots qui reviennent parce qu'il n'y a rien de mieux pour exprimer ce renouvellement à jet continu, cette invention sûre d'elle, qui ne tarit pas. Cette symphonie en Sol mineur, c'est tout Mozart. Depuis **l'Allegro** optimiste jusqu'au **finale,** qui perd la tête, en passant par **l'andante,** un peu mélancolique, et si profond sous la rêverie légère!

Quant au disque, vous ne pouvez souhaiter plus grande luminosité, plus exacte précision, que celles de l'exécution qu'en donne le **Philharmonique de Londres.** La gravure en est sans défaut ni bavure. Un bijou qu'on aura goût d'acquérir et soin de conserver avec amour. (3 disques à 40 fr.)

Luc DECAUNES.

QUELQUES ENREGISTREMENTS RECOMMANDES

Sonates, de **Domenico Scarlatti.**
Au piano, par **R. Casadesus.**
(Columbia L.F.X. 514/516.)

Quatuor en ré mineur (La jeune fille et la mort), de **Schubert.**
par le **quatuor Busch.**
(Gramo. D B 3037/40.)
(Une des œuvres de musique de chambre les plus émouvantes et les plus pures du grand mucisien viennois.

Johnny Palmer et De l'Atlantique au Pacifique, chanté par **Damia.**
(Columbia D.F. 2287.)

That's a plenty, fox-trott, par **Willy Smith** dit **Le Lion.**
Brunswick anglais 02.548-B.)
(Un authentique enregistrement de 1924 plein de vie et d'humour, qui rappelle les vieux Charlot, les films de cow-boys, les « **Saloon-bar** » du Far-West et les origines populaires du jazz américain courant (Jazz-straight.)

L. D.

LOISIRS POPULAIRES DE LA SEMAINE DU 25 AU 3 MARS

SPECTACLES ET CONCERTS

◆ **Vendredi 25 Février :** Au Caveau de la République, à 21 h. : Les Chansonniers.
Entrée : 5 francs.

◆ **Samedi 26 Février :** A 14 h. 30, au Théâtre des Arts : « Sixième Etage », d'Alfred Gheri.
Prix : 5 à 15 fr. Loc. à « Regards ».
A 17 h., au Théâtre Sarah-Bernhardt : « Les concerts Symphoniques Populaires ».
Prix réduits.

◆ **Mardi 1[er] mars :** A 21 h., au Cinéma Pernety (14[e]) : « L'homme que j'ai tué », par la troupe de Lise Dalbret. (Spectacle organisé par la Maison de la Culture.)

[er] **Jeudi 3 mars :** A 14 h. 45 au Théâtre Sarah-Bernhardt par le Théâtre du Jeune Spectateur : « Les Contes d'Andersen ».
Places 3 à 6 francs.

BALADES ET RANDONNEES

◆ **Dimanche 27 Février :** Sortie pédestre des « Amis de la Nature » en Forêt de Montmorency (18 km. environ). Déjeuner à Villiers-Adam. Train à 7 h. 50 Gare du Nord. (Billet pour St-Leu-la-Forêt à Domont.)

◆ **Dimanche 27 Février :** Sortie pédestre des « Amis de la Nature », en Forêt de l'Isle-Adam (25 km. environ). Repas tiré des sacs. Rendez-vous Gare du Nord à 7 h. 45. Train à 8 h. 27 pour Monsoult.

◆ **Dimanche 27 Février :** Sortie pédestre de « Camping et Culture » dans la Vallée de Chevreuse. Les Vaux de Cernay par Le Perray et Les Essarts. Rendez-vous Montparnasse à 7 h. 50. Train à 8 h. 30.
Collectif : 14 fr. 50.

VISITES DE MUSEES, CONFERENCES...

◆ **Dimanche 27 Février :** A 10 h. : La Section historique au Musée de la France d'Outre-Mer. Accueil par un spécialiste. Rendez-vous 293, avenue Daumesnil (M[o] Porte-Dorée). Entrée : 2 francs. (Visite organisée par l'A.P.A.M., 29, rue d'Anjou.)

◆ **Lundi 28 Février :** A 20 h. 30 : Salle de l'Ancienne Mairie de Boulogne-Billancourt. Conférence organisée par la Maison de la Culture : « Robespierre et Saint-Just », par M. Abramowitch.

© Archivos Estatales, mecd.es

LES LIVRES

"LA FRANCE, HISTOIRE d'un PEUPLE"

d'André RIBARD

VOULEZ-VOUS me parler un peu de votre livre, de votre Histoire de la France qui doit très prochainement paraître aux E. S. I. ? »

André Ribard, le militant, l'un des fondateurs du grand mouvement pour la paix Amsterdam-Pleyel, l'un des tout premiers hommes aussi du Front Populaire et il faut le redire : le grand orateur de masses, me reçoit dans un bureau immense. André Ribard se prête à l'interview le plus aimablement du monde. Bien sûr qu'il veut me parler de son livre, et lorsque je lui demande comment l'idée lui est venue d'écrire une histoire de la France, il me répond :

« *Essentiellement un orateur de masses, je ne suis devenu écrivain que pour répondre à d'innombrables questions qui m'ont été posées après des meetings, des réunions, des conférences. Les gens qui m'avaient entendu me demandaient : Mais où pouvons-nous retrouver ce que vous avez dit de l'Histoire, ce que vous avez dit de notre propre histoire, de la marche des idées et de la marche des grands faits ? — Et c'est alors que j'ai décidé d'écrire un livre qui les renseigne et désormais les fixe.* »

« Quel en sera le sujet ? Le titre ? »

« *Mon livre s'appellera : « La France. Histoire d'un Peuple ». Fort d'environ 350 pages, il retracera la vie de notre pays des origines à nos jours...* »

« Pensez-vous qu'il puisse être lu et utilisé dans l'Enseignement ? »

« *Je n'ai rien écrit qui soit strictement pédagogique,* me répond A. Ribard. *Je n'ai écrit, ni pour les maîtres, ni spécialement pour les élèves. Certes, mon livre représente une documentation énorme, chaque mot est lourd de vérité historique. Mais je l'ai voulu dépouillé de bibliographies et de notes, aussi aéré, aussi facile à lire qu'un roman, et cela n'empêche pas, je crois, un élève de lycée de l'utiliser avec profit. Il n'est rien moins qu'une analyse vivante de la technique politique, de son évolution à travers les siècles.* »

« Mais comment avez-vous pu traiter ainsi en un livre unique toute l'histoire de notre pays ? Sans doute avez-vous particulièrement insisté sur tel ou tel fait, telle ou telle question ? »

« *J'ai dû choisir. La Révolution est au milieu de mon livre qui se trouve être partagé en cinq époques : la Gaule et la doulce France, la Féodalité, la Monarchie, la Bourgeoisie, la République. J'ai vu tous les grands problèmes : financier, économique, culturel, le problème des guerres; la position des écrivains dans leur temps, leur influence... J'ai montré l'admirable synthèse des efforts du Peuple de France tout entier, efforts auxquels participent tous les éléments de la population et les rois eux-mêmes.* »

« Ce serait en quelque sorte une réponse marxiste au livre d'histoire monarchiste de Bainville ? »

« *Il est bien entendu que mon livre utilise la dialectique marxiste, mais il n'est pas un plaidoyer en faveur d'une cause. Il est tout à fait objectif parce que marxiste et n'a jamais un caractère polémique. Parce que je suis un militant du Front Populaire, en ne plaidant jamais, j'ai montré tout simplement la France s'orientant dans une direction déterminée — sans toutefois dissimuler la gravité de la situation présente. C'est un effort très loyal, je le répète : purement objectif et qui n'est jamais de parti pris.* »

« Vous venez de me parler de la situation présente. De quelle manière votre livre l'éclaire-t-il ? »

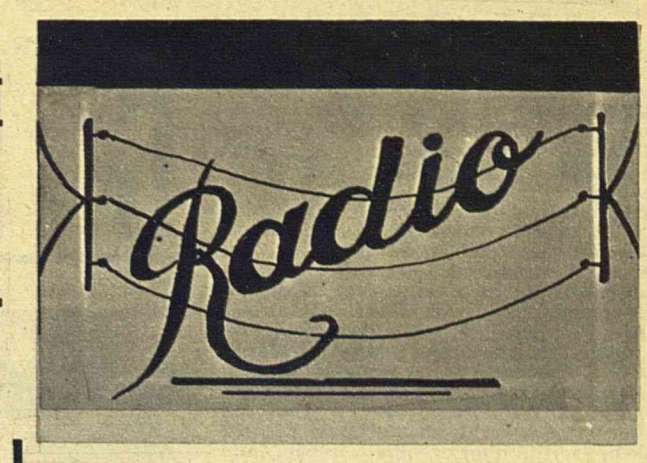
« *Ce que je montre surtout, c'est que la bourgeoisie nous a livrés à l'Angleterre. J'ai été très dur, très âpre pour la Cité de Londres. Nous sommes joués, et cela éclate tout au long de mon livre. Mais, en dépit de toutes sortes d'obstacles, le flot social s'organise.* »

André Ribard conclut maintenant et me dit en quelque mots ce qu'il a voulu faire.

« *J'ai replacé quelques personnages individuels dans leur rôle véritable, des gens en avaient fait des dieux, il était bon de leur redonner leur vraie figure. J'ai voulu familiariser le public avec la technique sociale, déshabiller les personnages que la bourgeoisie avait desséchés et leur rendre leur réalité vivante. Cette réalité appartient à tous ceux qui veulent comprendre. Je me suis appliqué à garder tout au long de mon livre le contact avec l'histoire que je faisais revivre et les masses avides de la connaître. Puisse-t-il donner aux gens ce bain politique, fait de la connaissance de ceux qui les ont précédés, qui ont préparé le but vers lequel à présent ils se dirigent.* »

Jean ROIRE.

« Aux Temps d'Harmonie », de Paul Signac (1863-1935). Ce tableau vient d'être offert à la municipalité de Montreuil par Mme Signac.



Un poste d'émission n'est pas, comme se l'imaginent les détracteurs (c'est-à-dire les profanes) de la radio, un vulgaire moulin à paroles.

Non. Un poste d'émission est une véritable usine à idées.

La radio est jeune et, certes, elle a du pain sur la planche. Mais il faut reconnaître qu'elle ne fait rien pour l'économiser. Chaque semaine voit naître une nouvelle émission dans un poste ou dans un autre. Radio privée et radio d'Etat rivalisent d'ingéniosité pour notre plus grand plaisir.

Dimanche, Radio-Cité nous a gâtés. Deux nouveautés sont apparues sur son programme : La Cour d'équité **(dont le titre — le titre seul — rappelle le** Tribunal d'Impéritie **du Poste Parisien) et** les grandes inspiratrices.

Nous avons demandé à M. Jean Grimod de nous dire comment il fut amené à concevoir et à réaliser cette dernière production qui plaira à tout le monde, certes, mais surtout aux musiciens, car les inspiratrices dont il s'agit sont celles qui frappèrent au cœur de nos grands compositeurs pour en faire jaillir le génie.

— La radio qui s'en va sur les ondes de l'espace, nous dit M. Jean Grimod, peut bien, quelque subterfuge aidant, s'en aller aussi sur les ondes du temps. Et c'est pourquoi elle m'a paru particulièrement propre à faire revivre, durant une heure éphémère, ce drame humain qui est à la base de toute grande œuvre.

« L'homme n'enfante dans l'allégresse ni lui-même, ni son œuvre. Il lui faut la douleur pour confier son moi au futur. Et qui dit douleur dit amour. N'épiloguons point sur ce lieu commun.

« Des hommes, donc, aimèrent et souffrirent, et parce qu'ils aimèrent et souffrirent purent créer. Leur création demeure, et pour l'enchantement des hommes. Mais de leur passion rien ne demeure, rien souvent n'est demeuré de leur vivant même, mais il fut une heure de la vie où elle enclot tout leur horizon, où elle leur parut résumer toute existence. Il fut une heure du temps où cette femme aimée par le sortilège de l'amour éleva l'homme au-dessus du commun destin. Le rayon de l'Immortalité, à ce moment-là, le frappa.

« Rechercher donc derrière la grande œuvre du grand homme la femme qui l'inspira, la femme bien souvent inconnue et qui, ayant porté le faix de ce grand amour, n'en disparut pas moins, sa tâche d'un instant accomplie, la tirer de l'ombre où la rejeta l'éclat même qu'elle provoqua, lui rendre sa qualité humaine, c'est-à-dire son inconscience, son égoïsme et cette cruauté voluptueuse qui marque les femmes aimées — je ne dis pas les amoureuses — tel est l'effort que nous avons demandé à la Radio.

« Beethoven — pour prendre ce grand bonhommme le premier — Beethoven, le chaste, et, en raison même de cette chasteté, a passionnément aimé les femmes, et ce qui était en lui, et qui eut pu n'être que talent, s'est porté, par cet amour, jusqu'au génie. Mais quelles étaient ces femmes et pour telle œuvre donnée, quelle était cette femme?

« Fantôme aujourd'hui qu'enserrent des feuillets de quelques livres, que précise peut-être à l'impossible le cadre de quelque lithographie introuvable, fantôme, c'est ce qu'est cette femme qui fut sang et sens, chair et désir, et cœur.

« Et voilà que sur des ondes immatérielles son immatérialité s'est matérialisée; voilà qu'elle a vécu, et cette heure de son amour. Et puis elle est rentrée au royaume des ondes sans en être, à proprement parlé, sortie. Ce fut comme si un reflet de lumière l'avait soudain frappée dans l'obscurité, l'avait un court moment accompagnée et puis l'avait rendue à ce qui n'a pas de nom.

« Une femme aimée, et cela est assez.

« Comment ne point aimer un siècle qui, malgré ses vicissitudes, ses tourments, ses erreurs, ses grandes terreurs, permet de tels miracles, alors même qu'ils ne sont que des ébauches, comme des espoirs hâtifs vers ce qui pourrait être, vers ce qui sera, un jour? »

Et nous ajouterons : Comment ne pas aimer ce nouvel art qui suscite de tels miracles, comment ne pas admirer la radio, cette « machine à explorer le temps », qui réalise la prodigieuse fiction de Wells ?

\+ +

◆ La noble et grande figure de Paul Vaillant-Couturier fut évoquée, jeudi soir, à Radio-Cité, par Pierre Scize, dans une causerie émaillée d'anecdotes et de souvenirs personnels. Ce fut dit avec émotion et simplicité. Le message d'un ami à un ami disparu; d'un écrivain en pleine ascension à l'impérissable auteur d'**Enfance;** d'un militant ardent à l'idéaliste dont la flamme nous éclaire encore. Merci, Pierre Scize!

◆ Pierre Dac, très en forme, jeudi dernier, au Poste Parisien. L'inimitable clown de la radio nous a raconté ses « souvenirs ». (« Je suis né à 4 ans et demi, etc...») avec une cocasserie irrésistible. Bravo pour la « machine à réconcilier les œufs brouillés » !

◆ Au Bar des vedettes, émission très pommadée, l'autre jour. Mme Raymonde Machard et une de ses collaboratrices firent assaut de compliments. Passe-moi l'encensoir, je te passerai la main dans les cheveux... Complètement éberlué, le brave René Lefèvre en resta muet... Le bar? Non, le salon de coiffure des vedettes...

◆ A entendre :

Jeudi : **Le Barbier de Séville,** pièce de Beaumarchais (Radio-Paris, 17 h.); **Les contes de Perrault,** adaptés par Jean Guignebert (Radio-Cité, 9 h.); **L'Amour au théâtre,** avec Cécile Sorel (Radio-Cité, 22 h. 5); **Le Collier de la Reine,** pièce de P. Decourcelle, d'après Alexandre Dumas (P.T.T., Marseille, Grenoble, 20 h. 30).

Vendredi : **Platone Kretchet,** pièce de Korneitchouck, présentée Art et Travail (Tour Eiffel, 15 h. 30); **La Brouille,** pièce de Ch. Vildrac, par la Comédie-Française (Radio-Paris, 20 h. 30); **Les jolies Viennoises,** opérette d'O. Strauss (Poste Parisien, 21 h.).

Samedi : **Caf' Conc' d'autrefois,** avec Danref, par L. R. Dauven (Radio-Cité); **La Belle Hélène,** d'Offenbach (Grenoble, 20 h. 30); **La France en chansons** (Radio-Paris, 21 h. 10 et Paris-P.T.T., 21 h. 50); Retransmission de **l'orchestre symphonique de Paris** (Radio-Cité, 17 h.).

L'AUDITEUR X...

© Archivos Estatales, mecd.es

CINÉMA

LES FILMS

PRISON SANS BARREAUX

Prison sans barreaux, film de Léonine Moguy sur un scénario d'Alexis Danan, est incontestablement un film de qualité, un film bien fait, consciencieux, et auquel il ne manque pour être véritablement excellent que de s'être refusé quelques facilités et vulgarités. Ce film se déroule dans une maison de correction pour jeunes filles, maison de correction d'abord épouvantable, puis amendée. Bien des personnages et des situations sont un peu conventionnelles : ces maîtresses pincées et vêtues de noir, les débuts de l'idylle entre un médecin assez fade et la nouvelle directrice ,l'arrêt des amoureux qui descendent de voiture, sur un pont, au-dessus d'un torrent, tout cela ne dépasse pas la facilité d'un croquis convenu, pour flatter ce qu'on croit être le goût du public, en marge d'un reportage. Mais bien d'autres scènes sont excellentes. On se souviendra de ce retour d'une jeune fille farouche traînée par les gendarmes, qui hurle son innocence, la figure couverte de boue, les cheveux dépeignés, qui crie, qui insulte... Cette « entrée » est véritablement de tout premier ordre; et d'autant meilleure qu'elle nous révèle une jeune actrice, Corinne Luchaire, qu'on n'avait jamais vue à l'écran et qui, d'un seul coup, se classe au premier rang. Quand ce ne serait que pour cette nouvelle étoile, il faudrait voir ce film honnête et de bonne qualité. (Film français.)

●

L'INNOCENT

J'ai beaucoup aimé Noël-Noël dans ses premiers *Adémaï*, « *O. N. M.* » et « *Ademaï aviateur* ». Certains critiques, perdant tout sens de la mesure étaient allés jusqu'à écrire qu'un Chaplin français était né. Extraordinaire manque de discernement. Noël-Noël n'a jamais approché le petit orteil de Charlot et l'on peut tout au plus, dans ses meilleurs jours, le comparer à Larry Semon, dit Zigoto, vieille gloire oubliée, et qui avait à notre sens les plus grandes qualités.

Noël-Noël, dans *l'Innocent*, n'est pas dans un de ses meilleurs jours. Sans doute a-t-il eu tort d'abandonner son type si réussi d'*Adémaï*. En perdant son accent paysan, il a perdu beaucoup de son ahurissement. Il est parfois divertissant de le voir aux prises avec une bande de gangsters dont il est l'inconscient auxiliaire, mais le film languit souvent. Et un acteur de cinéma peut-il vraiment voir son talent résister à un mauvais montage, à une mauvaise photo, à un mauvais dialogue ? (Film français.)

●

NOUS AVONS AIME :

UN PEU

Mollenard (pas mal); **Regain** (considérable); **Cette sacrée vérité** (rigolo); **Carnet de Bal** (vedettes); **Le Courrier de Lyon** (historique); **Gueule d'Amour** (Jean Gabin); **Après** (pacifiste); **La fin de Mme Cheyney, Vie facile, Café Métropole, Théodora devient folle, Week-end mouvementé** (vaudevilles américains); **Tundra, Eléphant Boy** (pour les enfants).

BEAUCOUP

Le Puritain (Prix Delluc); **Prison sans Barreaux** (Corinne Luchaire); **Un jour aux Courses** (les frères Marx); **La Force des Ténèbres** (policier); **Pépé le Moko** (bien fait); **Le général est mort à l'aube** (drame); **Le député de la Baltique** (soviétique).

PASSIONNEMENT

La Marseillaise (formidable); **Rue sans issue** (un grand film).

PAS DU TOUT

Saratoga, Les Hommes sans nom, Vivère, Neuf de Trèfle, Passeurs d'hommes, Ma petite Marquise, Le Chômeur des Champs-Elysées, Marthe Richard.

Dans « PRISON SANS BARREAUX ». Un groupe d'artistes jouant remarquablement des rôles de vieilles filles sèches et sans aucune compréhension de la jeunesse.

Une belle expression de Corinne Luchaire dans « PRISON SANS BARREAUX ».

L'OCCIDENT

M. Henri Fescourt est un vieux vétéran du cinéma. Lorsque la guerre éclata, le nombre des œuvres qu'il avait tournées pour Gaumont était déjà, croyons-nous, innombrable. A cette époque, feu Kistemaeckers, dont personne ne sait plus maintenant le nom, passait pour un grand écrivain et les gens de cinéma épris d'art « *cinégraphiaient* » ses œuvres. Je crois bien que M. Fescourt a déjà tourné un *Occident* vers 1921. Il a recommencé en 1938, ce qui prouve de la persévérance. On retiendra surtout de ce film la grande autorité de Charles Vanel, qui est l'un des meilleurs acteurs français, mais qui a peut-être tort d'accepter des rôles bons tout au plus pour la barbiche de M. Francen. (Film français.)

●

LES BATISSEURS

Je dois ici des excuses aux réalisateurs des *Bâtisseurs*, l'excellent film réalisé sur l'initiative de la Fédération nationale du Bâtiment (C.G.T.), et dont j'ai dit, l'autre semaine, toute la valeur et tout le prix. Mais j'ai eu tort, en rédigeant cette note hâtive au sortir de la Salle Pleyel, de ne me souvenir que du nom du principal réalisateur, Jean Epstein. Beaucoup d'autres méritaient d'être nommés. Pierre Duval, qui collabora dans la direction de la mise en scène avec l'auteur de *Cœur Fidèle*, Griffoul dont les graphiques sont comme toujours de premier ordre, Arthur Honegger et Arthur Hoere qui écrivirent une excellente musique accompagnant la belle chanson de Desnos et les commentaires de Jeander, Lenoir et Jean Fouquet qui réunirent pour cette œuvre considérable une documentation présentée avec une parfaite clarté. Ce film est dû enfin à l'effort collectif de *Ciné Liberté*. C'était déjà la même association qui nous avait donné *Sur les routes d'acier;* après ce deuxième succès, elle peut prendre ce « slogan » : « les films Ciné Liberté sont des films de qualité ».

●

TINTIN DES MARTIGUES

Je vais vous avouer une chose, j'ai ri; pas tout le temps, bien sûr... mais j'ai ri. Et pourtant, dans ce film où se prodigue M. Alibert, je connaissais deux minutes avant leur fin le dénouement de ces bonnes vieilles plaisanteries dont il n'est pas certain que l'almanach Vermot veuille encore, et tous les effets étaient aussi prévus qu'au cirque les coups de pied dans le derrière de l'Auguste. Mais après tout, est-il honteux de se divertir à des plaisanteries faciles. M. René Pujol devrait bien, après *Tintin des Martigues*, tirer un film a épisodes des *Pieds Nickelés*, cette épopée héroï-comique à l'usage de l'enfance. M. René Pujol a tout ce qu'il faut pour raconter les désopilantes aventures de Filochard et de ses compagnons. (Film français.)

●

LA FEMME X...

Si le mélo de Bisson d'où fut tirée *la Femme X* est peut-être exécrable, Pauline Frederix, l'une des plus grandes actrices dramatiques du muet, sut vers 1920 transformer cette pièce en une véritable tragédie qui fit couler les larmes aux yeux de tout un public parmi lequel se trouvait Louis Delluc. Nous qui avions pleuré à *la Femme X* de 1920, nous avons gardé les yeux secs à la version de 1938. Si Gladis George a du talent, elle est loin d'avoir le génie de Pauline Frederix. Et faute d'une figure centrale de première grandeur, le mélo qui reparaît fâcheusement, gêne par son invraisemblance et sa fadeur. (Film américain.)

●

LE PRIX DELLUC

Le prix Delluc attribué l'an dernier aux « Bas-Fonds » de Renoir, a été, cette année, décerné à Jef Musso pour *Le Puritain*. Félicitons le jury de jeunes critiques de son choix. *Le Puritain* est une œuvre pleine de promesses, à notre sens supérieure à *l'Alibi*, *Prisons sans barreaux* et *Drôle de Drame*, qui obtinrent (et leur qualité le justifiait) des voix aux divers tours de scrutin.

G. S.

Critiques et Interprètes de la MARSEILLAISE

Comme on le pouvait prévoir, la critique réactionnaire ouvre le feu contre la Marseillaise. *M. Reboux, cet « écrivain » qui vante à tant la ligne les nouilles, les meubles Lévitan et la Jouvence de l'abbé Soury, indigné sans doute qu'une subvention à lui destinée n'ait pas été prévue dans le budget de* la Marseillaise, *ramène dédaigneusement le film de Renoir au niveau d'une histoire marseillaise, avec Olive et Marius. L'opinion de M. Reboux est contredite par M. Bizet, du* Jour, *qui se dit heureux de discuter un film d'une telle qualité, mais qui se scandalise que Renoir ait peint non une révolution contre-révolutionnaire, comme la voit M. Bizet, mais une vraie révolution, une révolution révolutionnaire. Un critique de* l'Epoque, *qui va contre certaines propositions de M. Bizet, prétend que Renoir a eu le tort de représenter tous les gens du peuple comme des héros et les aristocrates comme de hideuses canailles. Mais le réactionnaire M. de Waleffe, qui critique le film d'un autre point de vue, doit écrire, conformément à la vérité : « Louis XVI n'est pas chargé, les aristocrates ne sont pas caricaturés. »*

Ainsi, les critiques des réactionnaires vont s'annulant l'une l'autre. Cette histoire, les réponses de l'homme qu'on accusait d'avoir volé un chaudron neuf et qui répondait qu'il n'avait pas volé de chaudron, que le chaudron n'était pas neuf et qu'il l'avait rendu depuis longtemps. Nos « critiques » de droite, qui ne volent pas les chaudrons, mais la vérité, ont tort de ne pas se mettre d'accord sur un seul et même mensonge.

Je n'ai pu l'autre jour parler des interprètes de la Marseillaise, *et pourtant ceux-ci méritent tous les éloges. Pierre Renoir, frère de Jean, a composé un Louis XVI que personne n'est prêt d'oublier. Sans doute, n'est-il pas possible à un acteur d'avoir plus de vraie grandeur, plus de naturel, plus de simplicité dans ses effets. La perruque de travers, le dos qui se voûte durant la revue des troupes dans la Cour des Tuileries sont parmi les plus grands moments du cinéma. A ses côtés, Lise Delamare est bien en Marie-Antoinette; Elisa Ruis, belle et très émouvante en Lamballe; Jouvet, comme à son ordinaire, remarquable et très simple en Roederer. Les Marseillais sont tous excellents. Andrex, dans le rôle d'Arnaud, est simple, entraînant, véritablement populaire; Ardisson, dont on n'a pas oublié l'excellente création dans Toni, est parfait lorsqu'il joue, mais lorsqu'il se tait, il a le tort de ne pas savoir s'effacer dans les foules; Fernand Flamant dans le rôle de l'* « artiste » *Ardisson est plein d'un robuste humour; Nadia Sibirskaia est émouvante dans le rôle de l'amie d'Arnaud; Carette est plein de verve dans un sketch épisodique, avec l'excellent Modot; Delmont (inoubliable dans* Regain) *reste sobre dans son rlôe de paysan; Jean Aymé sait être parfait dans le rôle d'un aristocrate de Coblentz. Une place toute particulière doit être faite à Jenny Helia, dans le rôle très difficile d'une femme du peuple qui avait à expliquer selon les meilleures règles de la stratégie révolutionnaire les raisons qu'avaient les Marseillais de marcher sur Paris, a su faire preuve d'une prodigieuse autorité et d'une maîtrise qui la classent parmi nos plus grandes actrices.*

Nous n'avons pu nommer tous les acteurs de ce film immense. Et pourtant nous aurions dû énumérer jusqu'au dernier des figurants. Jamais la foule n'a été plus intelligemment comprise, plus intelligemment jouée. Il n'est pas un visage entrevenu au milieu d'une charge qui n'ait une signification qui ne soit à elle seule tout un drame. Et c'est sans doute une des raisons qui donnent à la Marseillaise, *grandiose œuvre collective, un ton si neuf, une importance si considérable.*

Georges SADOUL.

P.-S. — *Je publierai la semaine prochaine les premières lettres que nos lecteurs auront bien voulu m'envoyer sur* la Marseillaise. *Je demande de continuer à m'envoyer leur avis sur ce film. Le public, le vrai public, doit répondre aux « critiques » appointés.*

© Archivos Estatales, mecd.es

SPORTS

A la COURNEUVE

le Cross de l'HUMANITÉ

Nous écrivons ces lignes alors que nous avons encore devant les yeux le souvenir précis d'un spectacle de toute beauté et que dans nos oreilles résonnent encore les bravos de la foule accourue par dizaines de milliers dans l'enceintre du Parc des Sports de La Courneuve.

Oui, vraiment, notre confrère L'Humanité *peut se vanter d'obtenir, avec ses grands cross populaires annuels, de fiers succès. Et la Fédération Sportive et Gymnique du Travail, qui en assure l'organisation technique, peut, à bon droit, se targuer des magnifiques résultats d'une telle journée, conduite en tous points à la perfection.*

Avant d'en venir à la relation des principales épreuves de dimanche dernier, disons quelques mots des préliminaires.

Plus de 400 vétérans avaient ouvert la série. Plus de 800 minimes, que l'on fut obligé de répartir en deux séries, les avaient suivis. Puis, dès le début de l'après-midi, deux jeunes filles avaient concourru. Ensuite, vinrent les cross junior et populaire, imposants par le nombre vraiment inouï (600 et 1800 respectivement) de leurs participants.

Et, vers 15 heures 30, vint le Cross féminin international. Une équipe de quatre jeunes filles espagnoles, une autre de quatre championnes soviétiques, donnaient la réplique aux meilleures cross-women de la F.S.G.T.

Ce fut là, déjà, une lutte splendide. Les quatre jeunes filles de l'U.R.S.S. firent preuve, sans doute, d'une incontestable supériorité. Mais, si elles parvinrent à prendre les quatre premières places, Vassilieva en tête, elles n'écrasèrent pas les courageuses petites Espagnoles, dont la meilleure fut Andrew, ni nos compatriotes, notamment Estin et Birolini, qui firent mieux que de se défendre.

Enfin, l'évent tant attendu arrive : le Cross des As. Le foule dense, qui, visiblement, était impatiente d'assister à cette sensationnelle épreuve, fit aux concurrents soviétiques, finlandais, belges et français un accueil particulièrement chaleureux. Marcel Cachin, *sénateur de la Seine et directeur de* l'Humanité, *Marcel Gitton, député de la Seine et secrétaire du Parti Communiste Français,* Georges Cogniot, *député de Paris et rédacteur en chef de* l'Humanité, *et* Auguste Delaune, *secrétaire de la F.S.G.T., saluèrent tous ces valeureux sportifs et, selon la formule, leur souhaitèrent bonne chance.*

Et ce fut l'envolée. Les coureurs avaient cinq tours du circuit à couvrir. Dès le premier tour, un peloton compact de trente crossmen se formait et comprenait tous les Soviétiques et tous les Finlandais, ainsi que de nombreux Français, qui s'accrochaient ferme pour conserver le contact avec d'aussi dangereux adversaires. C'était le Finlandais Peltomaki qui emmenait ce peloton suivi, foulée dans foulée par les fiers Znamenski, Ivankovitch et le Français Blanc, qui devait rapidement disparaître définitivement de la lutte pour les premières places.

Durant la seconde boucle, Peltomaki continuait à mener un train extrêmement sévère. Cela faisait trop l'affaire des Znamenski pour qu'ils tentent quoi que ce soit. Ils suivaient, aisément, souplement, le Finlandais qui, cependant, « semait » de mètre en mètre des concurrents redoutables.

Au second passage devant les tribunes, notre Peltomaki, qui possède d'ailleurs une foulée splendide et qui doit être un pistard de très grande classe, était toujours en tête. Georges et Séraphin Znamenski, Ivankovitch, Stépanov (autre Soviétique), les Finlandais Perkonaja et Saarinen étaient les seuls qui soient parvenus à le suivre.

Le troisième tour devait être fatal à Peltomaki, visiblement à court de condition. Les frères Znamenski et Ivankovitch le « déposèrent » sans scrupule, ainsi, du reste, que toutes les autres unités de leur petit groupe. Et, tous trois, en longues foulées impressionnantes de force et de régularité, se détachèrent irrésistiblement. Ils passèrent de front devant la foule, qui leur fit déjà, on l'imagine aisément, une belle ovation.

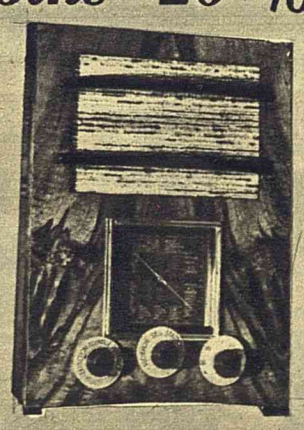
Derrière eux venait le Finlandais Perkonoja, puis l'autre Soviétique Stépanov, puis, en file indienne et espacés de 10 en 10 mètres, Peltomaki, Saarinen, Le Guyader (fort bien placé et premier des Français), l'autre Saarinen (ils sont deux frères), puis encore les deux derniers (si l'on peut dire) coureurs soviétiques, Potemine et Vavilov, enfin Thirion (ancien champion de France de la Fédération des Patronages).

Au cours de l'avant-dernier tour, nos trois compères se contentèrent d'assurer une allure très convenable à la course enlevant toute idée de retour à l'un quelconque de leurs poursuivants. Derrière eux, les écarts se creusèrent; les coureurs étaient fort rarement groupés. On n'eut qu'à noter le retour de Potemine ,qui parvint à passer Le Guyader et la régression de Vavilov, victime d'un claquage.

Jusqu'à 1.500 mètres de l'arrivée, Georges Znamenski, Séraphin Znamenski et Ivenkovitch restèrent ensemble. Ce n'est qu'à ce moment que, la place de troisième étant acquise désormais à Ivankovitch, les deux frères laissèrent ce dernier littéralement sur place. On eut alors à nouveau le bouleversant spectacle de ces deux prodigieux athlètes, martelant rudement le sol, levant et abaissant ensemble leurs jambes noueuses et musclées, fonçant de toutes leurs forces vers le but proche.

(Suite page 23.)

Pour 995 Fr. moins 20 %
aux lecteurs de Regards
LA COOPÉRATIVE de T. S. F.
Fondée en 1926
OFFRE SON SUPERBE
DEMOCRATE V



FACILITES DE PAIEMENT - BONS DE LA SEMEUSE ACCEPTES
CATALOGUE GRATUIT
C. O. T. S. F., 31, Rue Doudeauville — PARIS - 18e
(METRO : CHATEAU-ROUGE ET TORCY)

POUR VOS LOISIRS

Un passage de la grande épreuve sportive de cross-country populaire, organisée par l'Humanité ».

A droite : Un passage des deux frères, Séraphin et Georges Znamenksi (U. R. S. S.), qui devaient arriver respectivement 1er et 2e de l'épreuve des As.
A gauche : Wassiliewa (U. R. S. S.), qui triompha dans l'épreuve féminine.

Dimanche, au Parc des Princes, les équipes de foot-ball de Paris et de Budapest se rencontrèrent.
Après avoir dominé durant la presque totalité de la partie, l'équipe de Paris ne put mieux faire que d'arracher le match nul (1-1).

Le championnat de France de rugby à 15 a opposé, dimanche, les meilleures équipes françaises. Voici un aspect de la rencontre, qui opposait le Racing au Stade Français. Le Racing triompha par 18 à 5.

© Archivos Estatales, mecd.es

MAROC
terre en fièvre

(*Suite de la page* 13.)

Il est évident qu'un peu d'argent est toujours bien venu pour des gens qui n'ont pas de quoi manger.

Une fois sur place, il s'agit de se battre... Eh bien, quoi de plus simple. Ces hommes sont braves et leur haine du blanc est vivace. En tuer, quelle meilleure façon de gagner le paradis de « Moullana »...

Pour faire tuer ses compatriotes par des Arabes, Franco a dû faire à ces derniers des promesses qu'il ne pourra jamais tenir. Les recruteurs à sa solde ont assuré aux Marocains la liberté complète, et la création d'un empire autonome.

Dissidents de la résidence

Casablanca est une ville européenne en plein développement, un port muni de tous les perfectionnements. Une nouvelle ville indigène construite sur les hauteurs domine l'agglomération casablancaise. Cette réalisation n'a été tentée, sur une telle échelle, par aucune autre puissance colonisatrice.

En septembre 1937, un peu partout des émeutes éclataient... Propagande étrangère, propagande de politique fasciste... Mouvement nationaliste marocain.

Au premier abord, c'est ce mouvement par lui-même qui semble le plus dangereux.

Bien approfondi, c'est le plus facile à résoudre. Après 25 ans de protectorat, les Marocains demandent encore en vain les libertés les plus élémentaires.

Des cahiers de revendications ont été envoyés à la Résidence.

Les nationalistes marocains y demandent la liberté de presse, la liberté de réunion, la création d'écoles professionnelles, la réforme de la justice marocaine, la constitution du bien de famille incessible et insaisissable en faveur du paysan, et cela afin d'éviter les abus de la spéculation capitaliste.

Les quelques journaux tolérés par la Résidence sont constamment l'objet de vexations multiples sous forme de censure, de saisie et d'interdictions qui sont de véritables provocations.

Les revendications envoyées à la Résidence avec toute la politesse orientale voulue vont souvent au panier sans autre forme de procès, par la faute de fonctionnaires secrètement P. S. F., Croix de feu ou autres, qui ne voient dans leur geste qu'un moyen de nuire au Front Populaire.

Omar Abdeljallil, nationaliste marocain, écrivait dans la presse de Fez :

— Ce sont les nationalistes français qui ont voué une haine solide aux nationalistes marocains.

« Il n'est pas douteux que la propagande fasciste est très active au Maroc, tant par la radio que par la distribution de tracts et de journaux.

« Mais est-ce notre faute si l'autorité militaire interdit notre presse qui combat ouvertement cette propagande ?

« Tout dernièrement, n'avons-nous pas répondu présent à un parti du Front Populaire qui nous proposait la constitution d'un Front franco-marocain contre le fascisme ?

« Est-ce de notre faute si certains de nos compatriotes de la zone voisine se sont laissés prendre au piège fasciste ?

« Ne savons-nous pas que le fascisme, qui asservit ses propres nationaux, ne peut nous donner la liberté ?

« Croyez-vous que ce soit sans une profonde et douloureuse indignation que nous voyons des milliers de nos frères dirigés vers la boucherie pour une cause qui n'est pas la leur ?

« Anti-français, nous ne le sommes pas, et nous sommes trop conscients de nos responsabilités dans les conjonctures internationales présentes pour chercher des difficultés au Front Populaire. »

Sur ces affirmations d'un nationaliste marocain notoire, l'accusation sur la cause des troubles laisse entière la responsabilité aux agitateurs.

(*A suivre.*)

GRUN.

...ET PS

par Stéphane MA

Le boulanger du coin : un ancien commis-livreur. Il a travaillé héroïquement. Pour être indépendant. Pour se soustraire à l'emprise du maître.

Un marchand de poisson : c'est un ancien ouvrier de la terre, qui a décidé de vivre en indépendant et de braver seul l'insécurité sociale.

QUOI, mer le ils trai cela blèn des petits ar une importar plement, le Mais oui, sp Regardez l'origine ce sert ?

Ce marcha a risqué l'av lets de fond un paysan. métayage, ou pendant et sociale.

Cet autre, res d'éclairag ses économie ventre, sur la évadé de l' n'avoir pas à du maître, à miliante pour de son métie Cherchez. commis-livreu cienne serveu cié leurs e Pour être i traire à l'em Ailleurs ce tel, valet de cuisinière d au plus étou Origine : Caractéristi Les indépe tariat, traqué redoutent à par un explo men les héri pondait à He maître chez Cela est si eux préfèrent fice rogné, a vissement. L des révoltés

Comment qui, pour se entrés dans régime capita Monsieur J est un bistr un grand ga mains puissa Clientèle : d'entreprises, gare.

Il n'a pas humeur. Il m Briard est cordiales. Je s'il n'a pas réactions ass longs silence — Tout va je vous l'ai clients ? des c'est comme faut-il que n J'essaie de dans ses écla

Voir *Re*

© Archivos Estatales, mecd.es

VII

les Indépendants

Un horloger : un ancien ouvrier bijoutier qui, avec ses économies — des économies sur le ventre, sur la joie, sur la toilette — s'est évadé de l'exploitation patronale.

QUOI, direz-vous, les petits commerçants jouent un rôle dans les métamorphoses françaises, ils figurent au compte de leurs traits nouveaux ? En effet, et cela sans démagogie. Le problème des petits commerçants et des petits artisans a, dans notre pays, une importance capitale. C'est, tout simplement, le problème des indépendants. Mais oui, spécifiquement.

Regardez autour de vous. Qu'était à l'origine ce petit commerçant qui vous sert ?

Ce marchand de vin ? Un paysan qui a risqué l'aventure des dettes — les billets de fonds — ce qui est grave pour un paysan. Il a décidé, pour échapper au métayage, ou à la louée, de vivre en indépendant et de braver seul l'insécurité sociale.

Cet autre, petit marchand d'accessoires d'éclairage ? Un électricien qui, avec ses économies — des économies sur le ventre, sur la joie, sur la toilette — s'est évadé de l'exploitation patronale. Pour n'avoir pas à se soumettre à la dictature du maître, à la dictature du caprice, humiliante pour sa fierté de travailleur épris de son métier, un indépendant encore.

Cherchez. L'épicier du coin : un ancien commis-livreur, et sa femme, une ancienne serveuse de crèmerie. Ils ont associé leurs efforts. Héroïquement. Pour ? Pour être indépendants. Pour se soustraire à l'emprise du maître.

Ailleurs ce sont : anciens maître d'hôtel, valet de chambre, bonne à tout faire, cuisinière de grande maison, échappés au plus étouffant des servages.

Origine : prolétarienne.

Caractéristique : indépendance.

Les indépendants — évadés du prolétariat, traqués par le profit patronal, qui redoutent à chaque instant d'être repris par un exploiteur —, sont tout simplemen les héritiers de ce Français qui répondait à Henri IV : « Charbonnier est maître chez lui. »

Cela est si vrai que la plupart d'entre eux préfèrent une vie médiocre, un bénéfice rogné, attaqué, au retour à l'asservissement. Les petits commerçants sont des révoltés qui souvent s'ignorent.

◆ ◆

Comment réagissent aujourd'hui ceux qui, pour secouer le joug patronal sont entrés dans la vie, presque impossible en régime capitaliste, des indépendants ?

Monsieur Jean, Jean pour ses clients, est un bistrot-épicier de la Brie. C'est un grand garçon blond à front têtu, aux mains puissantes. Un ancien charretier.

Clientèle : ouvriers agricoles et ouvriers d'entreprises, quelques cheminots de la gare.

Il n'a pas l'air, ce jour-là, de bonne humeur. Il me connaît, et sa méfiance de Briard est désarmée par nos relations cordiales. Jean est un sans parti. Mais s'il n'a pas adopté de doctrine, il a des réactions assez vives. Elles jaillissent de longs silences.

— Tout va bien et tout va mal. Moi je vous l'ai déjà dit : qui j'ai comme clients ? des ouvriers. Ici, à c'te buvette, c'est comme le salon des pauvres. Encore faut-il que mes clients ils aient d'quoi.

J'essaie de l'aider à mettre de l'ordre dans ses éclats :

— Depuis deux ans, ça va mieux ?

Il hoche la tête.

— Bien sûr. C'est mieux. On n'peut pas dire. Rapport que du côté des champs il y a un peu plus de sous. Quand vous êtes venu, il y a deux ans, j'étais au bord de la faillite. Depuis, j'ai commencé à payer mes dettes. V'là les impôts qui rappliquent, maintenant. Pourquoi toujours nous ?

Je le sens mal à son aise, dans sa boutique claire. Son regard a suivi le mien vers les murs, le comptoir neuf. Jean a légèrement rougi, comme si je l'eus soupçonné d'être devenu prodigue.

— Faut bien suivre le progrès. Le client est plus exigeant aujourd'hui.

Puis il ajoute, l'air goguenard :

— Nous, les petits commerçants, nous n'exportons pas nos capitaux. Si le fisc nous en laisse un peu on soigne sa boutique.

Et le bistrot-épicier de village m'ouvre un domaine nouveau : le goût du décor provoqué, déterminé par l'éclairage. Il y a eu d'abord l'électricité. Des lumières plus vives ont rendu intolérables les murs maculés et le désordre. Dès qu'il a eu un peu l'argent, l'ami Jean, conseiller de ses clients et confident de la peine des hommes, l'a remis en circulation par le truchement du peintre et du menuisier. Il en est à la fois fier et inquiet. En juillet, il a fait installer une salle de bains dans son appartement. Il rougit encore en l'avouant.

— Ma femme, dit-il, en rêvait.

L'indépendance l'a élevé au rang de commerçant. Il n'est pas riche. Mais en découvrant l'hygiène il a découvert le sens de l'ordre, de l'ordonnance, des couleurs. Et le voici, par progression prudente, au seuil de l'art. Car Jean a fait une folie. Il a hébergé tout l'été un jeune peintre affamé venu en vacances avec une jeune femme et un bébé.

Un coup d'emballement et la secrète fierté d'avoir pour ami « cet être mystérieux : un artiste ».

Le peintre de Paris, en échange de cette hospitalité, a peint des fresques sur les murs. Jean en est tout saisi d'orgueil. Le motif utilisé par l'artiste est simple : la pêche. Les personnages sont rustiques, aux formes sereines et rudes. Cela paraît à Jean « très moderne », un peu audacieux. Mais il a du respect pour l'effort des autres et il ne demande qu'à s'enthousiasmer.

Je songe, devant cet accord plein de promesses, aux « exportateurs de capitaux ». Lequel d'entre eux a donné à l'art une part aussi grande que Jean ?

Seulement, aujourd'hui, le petit commerçant briard fait des retours sur lui-même. A-t-il été assez prudent ? C'est le coût de la vie qui l'inquiète. Il n'ose pas trop augmenter ses prix. Quand il le fait il s'excuse auprès des clients, car les clients se fâchent vite à ce sujet. Le percepteur exige, les exigences montent. Le coût de la vie gêne le budget des ouvriers. On a l'air de venir moins souvent chez Jean. Pris entre la crainte du lendemain matériel et des besoins nouveaux « qui lui poussent comme des ailes » à force, dit-il, de « voir des choses », il hésite. Dans sa tête s'entrechoquent des idées et des révoltes. Et toujours, dans ses réponses, reviennent les mêmes mots :

— On n'est jamais sûr de rien, nous.

Il s'inquiète encore :

— Qui nous défend ? Personne. Tenez, la semaine dernière, on a encore ouvert une succursale des grandes épiceries. Là, en face. C'est de la concurrence faite par les gros aux petits. Ceux-là, ils ont d'autres moyens et des plus forts pour acheter à bas prix et vendre mieux que nous. Alors on est comme dévoré par ces grands machins-là.

Il ajoute :

— Moi, je n'ai pas peur des idées neuves. Seulement pourquoi nous abandonne-t-on, nous si petits, contre ces trusts ? Oui, pourquoi ? C'est organisé par actions. Est-ce que ceux qui montent des affaires comme ça connaissent le métier comme moi ?

Un boucher qui a l'orgueil de son métier, qui a de la joie à débiter de la bonne viande.

◆ ◆

J'ai rencontré d'autres indépendants. Entre autres un petit homme de bonne trogne, solide sur ses jambes arquées, un charcutier celui-là, qui m'a dit :

— Sûr que je vends plus cher que les firmes à succursales. Seulement, ce que je fais je le soigne. Sur la qualité, je ne crains pas la concurrence.

— Optimiste ?

— Ma foi...

Il regarde autour de lui puis, ingénument et à voix basse m'avoue :

— Pour nous, le plus terrible, c'est qu'il y ait de la misère. Vous comprenez... Je ne fais pas de politique. Je suis commerçant. Mais sur cinquante clients, j'ai deux patrons et 48 ouvriers. Alors je ne suis pas contre les ouvriers. Seulement...

Il est embarrassé :

— Je suis patron moi aussi. J'ai deux commis.

Il tourne sur lui-même. Il voudrait bien savoir ce que lui réserve l'avenir.

— Vous comprenez, j'ai acheté des machines à crédit. Le progrès, je ne l'évite pas. Si je n'amortis pas mes frais, je suis fichu.

Son ton s'élève, il devient plus assuré.

— Si on avait moins d'impôts à payer, ça serait moins difficile pour les commis. Moi, je veux bien. Mais que les riches paient d'abord.

Le charcutier a manœuvré devant moi ses machines nickelées. Puis il m'a exposé sa manière de nourrir les cochons pour parfumer leur chair. Un artiste. Un chercheur. Il invente des goûts nouveaux. Mais pourra-t-il toujours le faire ? Ce n'est pas de fortune qu'il rêve. Il possède un art. Il a l'orgueil de son métier. Un beau pâté en croûte égale pour lui un chef-d'œuvre de maître. La marchandise standard des firmes n'éveille que son mépris. Il redoute la crise, les politiques de « grandes pénitences ». La bonne chère et la joie vont ensemble. Tour à tour, il soutient ses clients ouvriers et les redoute. On lui en a tant dit sur le règne du travail ! Et ce technicien-artiste, cet artisan de la joie des hommes, menacé par le fisc, menacé par les firmes à succursales, menacé par son propriétaire : la propriété commerciale n'étant pas reconnue — ne discerne pas sa place future dans le monde du travail. J'ai dû lui dire :

— A un peuple de gourmets, il faudra de bons charcutiers.

Sa candeur s'est éclairée d'un bon sourire.

— C'est vrai, dit-il. Je n'avais pas réfléchi à ça. Mais pourquoi ne nous en « cause-t-on » jamais ?

◆ ◆

Ce n'étaient là encore que des commerçants neutres.

— Pourquoi je suis petit commerçant ? m'a dit un coiffeur du Nord. Parce que j'ai été révoqué du chemin du fer en 1920. Maintenant je « milite » plus librement.

C'est ici un cas très fréquent, que le militant petit commerçant. Dans les régions industrielles principalement. Parfois, c'est un révoqué du « chemin de fer » ou d'ailleurs, révoqué pour faits de grève. Ceux-là n'oublient pas...

(*Suite page* 22.)

Voir *Regards* depuis le 6 janvier.

© Archivos Estatales, mecd.es

TRICOTONS

Petit manteau pour bébé d'un an

Petit manteau pour bébé
(1 an)

Fournitures nécessaires : 200 gr. de laine, 1 jeu d'aiguilles de 4 mm., 10 gr. de laine angora.

Points employés : Point mousse : tout à l'endroit. *Point de jersey :* 1 rang à l'endroit, 1 rang à l'envers. *Point fantaisie :* 2 m. à l'endroit, 1 jeté, 2 m. à l'endroit, passer le jeté sur les 2 m. tricotées. Faire ce point tous les 4 rangs.

MARCHE DU TRAVAIL

Côté droit : Monter 54 m., tricoter un point mousse pendant 6 r., puis au point de jersey en tricotant les 10 dernières mailles en point mousse. Diminuer 1 m. tous les 10 rangs; à 30 cm. de haut, commencer l'empiècement en diminuant 1 m. toutes les 6 m. Ensuite, faire le point fantaisie sur l'endroit du travail. A 32 cm. de haut, commencer les diminutions d'emmanchure : 3 m., puis 2 m., puis 1 m.

A 54 cm. de haut, diminuer 2 m. à la fin de chaque rang pour l'encolure. Terminer l'épaule en deux fois lorsque vous aurez 18 m. sur l'aiguille.

Côté gauche : Comme le côté droit. Faire trois boutonnières à 29 cm. espacées de 5 cm.

Dos. — Monter 90 m.; tricoter au point mousse, puis au point de jersey et diminuer 1 m. tous les 10 rangs comme pour les côtés. Diminuer 1 m. toutes les 5 m. pour l'empiècement. Faire les diminutions d'emmanchures. Pour l'encolure, diminuer 24 m. au milieu, puis terminer l'épaule en deux fois.

Manche. — Monter 40 m.; faire 6 rangs au point mousse. Ensuite tricoter au point de jersey, et augmenter 1 m. de chaque côté tous les 10 rangs.

A 30 cm., diminuer 4 m. de chaque côté, puis 1 m. tous les deux rangs. Fermer avec les 14 mailles restantes.

Col. — Lorsque le manteau est assemblé, reprendre 60 m. sur l'aiguille et tricoter au point mousse pendant 12 r. Fermer.

Bonnet. — Monter 80 m. Faire 4 rangs avec la laine angora, puis 6 rangs au point mousse avec l'autre laine; puis 8 rangs au point mousse avec la laine angora; ensuite, tricoter au point de jersey. A 18 cm. de haut, fermer. Tricoter les 18 cm. du milieu au point mousse avec la laine angora pendant 5 rangs. Faire une fine couture derrière et deux brides au crochet.

CONSEILS PRATIQUES

Nettoyez toujours vos verres à l'eau froide ; vous courez ainsi moins de risque de les casser. S'il s'agit de récipients ayant contenu de l'huile, employez de l'eau savonneuse. Les carafes incrustées de calcaire se nettoient avec de l'esprit de sel ou du vinaigre très fort.

●

Les traces de feu sur les casseroles s'en vont avec la pâte ci-dessous :

Eau	200 gr.
Blanc d'Espagne	50 gr.
Savon	10 gr.
Rouge à polir	4 gr.
Ammoniaque	10 gr.

Récipients en terre : remplissez d'une solution de permanganate de potasse, laissez en contact pendant plusieurs heures, puis videz dans le récipient de l'esprit de sel concentré et lavez ensuite à grande eau. Pour les petits récipients, vous pouvez employer le marc de café qui absorbe l'huile. Contre le pétrole employez le lait de chaux et le chlorure de chaux.

●

Si vous avez des rubans noirs à nettoyer, employez du thé très fort, en le renouvelant si c'est nécessaire.

●

POUR VOS DENTS ET GENCIVES

Formule de la pâte dentifrice :

Craie précipitée	100 grammes
Poudre	100 grammes
Essence de menthe .	X gouttes

✦ ✦

Poudre alcaline :

Craie précipitée	10 gr.
Carbonate de magnésie ...	10 gr.
Poudre de quinquina	10 gr.
Essence de menthe	0,1 gr.

✦ ✦

Poudre au charbon :

Poudre de charbon végétal	20 gr.
Poudre de quinquina	10 gr.
Essence de menthe	0,1 gr.

VOTRE TABLE

Les gâteaux :

GATEAU AU CHOCOLAT.

Faites fondre 5 tablettes de chocolat dans 100 grammes de beurre. Ajoutez 5 jaunes d'œufs, 5 cuillerées de sucre en poudre, 2 cuillerées de fécule. Battez les 5 blancs en neige et mélangez le tout. Remuez un moment et faites cuire au four sur une tôle à tarte, pendant une heure. La chaleur du four doit être très douce.

●

GATEAU ROSALIE.

Vous prenez : 70 grammes de beurre fondu; 125 grammes de sucre vanillé ou un peu d'écorce de citron, 125 grammes de farine, 4 jaunes d'œufs et les blancs battus en neige; une cuillerée à café de poudre de levure. Vous mélangez d'abord les jaunes d'œufs, puis le sucre et le beurre, que vous travaillez bien, puis la farine et les blancs.

●

GATEAU DE LAITUES.

Vous avez un moule moyen; prenez 6 laitues. Faites les blanchir et coupez-les très fin. Mêlez 3 œufs entiers, 125 grammes de beurre, 50 grammes de glace de viande, une pincée de farine, poivre et sel. Après avoir beurré le moule, mettez le tout, bien mélangé, dans le moule, au bain-marie pendant deux heures. Recouvrez le gâteau au moment de le servir avec la crème suivante : un morceau de beurre, un peu de farine, de crème épaisse et de jus de viande.

●

GATEAU DUNDEE.

Faites fondre 300 grammes de beurre dans une terrine. Puis ajoutez 300 grammes de sucre, la moitié d'un jus de citron, 7 œufs (un par un) et tournez jusqu'à ce que la pâte se détache. Versez ensuite 300 grammes de farine, 1 livre de raisins de Malaga dans un moule carré garni de papier beurré. Cuisez le gâteau au four et piquez-le d'amandes entières sur le dessus. La cuisson doit durer deux heures à four doux.

●

GATEAU AUX MARRONS.

Faites cuire dans du lait vanillé 1 livre et demie de marrons, 3 œufs, 1 livre et demie de beurre, 1 livre et demie de sucre. Travaillez comme pour un 4/4 et faites cuire pendant une heure.

SECCOTINE COLLE TOUT MÊME LE FER

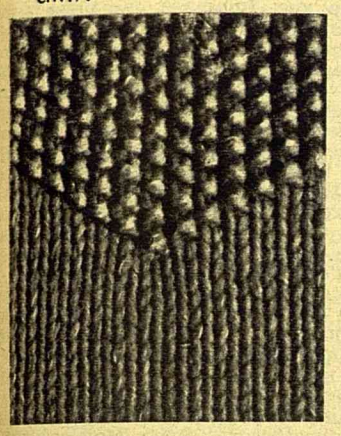
© Archivos Estatales, mecd.es

Petit manteau à capuchon

MESURES DU MODÈLE:
Tour de poitrine 60 cm.
Longueur 39 cm.
Ce patron convient à un tour de poitrine de 60 à 64 cm.

FOURNITURES NÉCESSAIRES:
200 gr. de laine « La Fileuse », qualité Gitana, vert-clair. 2 aiguilles à tricoter No 3. Quelques restes de laine de couleur pour la broderie. 4 boutons plats de 1 cm. 1/2 de diamètre à recouvrir.

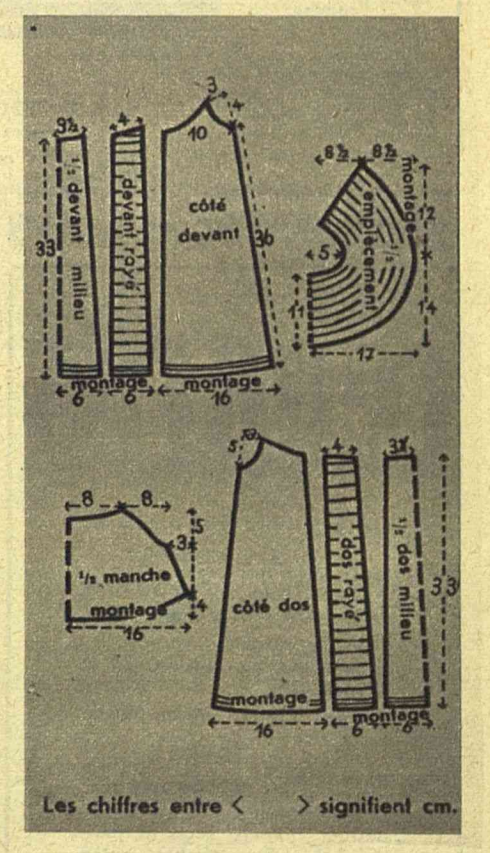
POINTS EMPLOYÉS: tricot
1. Capuchon, manches, empiècement, bordure, au point de riz (1 m. end., 1 m. env. interverties).
2. Autres parties, au point de jersey (à l'endroit du côté endr. et à l'env. du côté env.).



MARCHE DU TRAVAIL.
Tricoter 200 mailles de montage sur une hauteur de 7 aig. au point de riz, puis répartir les mailles comme suit, les 10 m. du bord au commencement et à la fin de l'aiguille seront toujours au point de riz, les autres mailles seront tricotées alternativement 20 m. de jersey, 20 m. de point de riz. Après 17 r. commencer à faire le biais des parties au point de riz en tricotant de chaque côté 1 m. de plus au point de jersey jusqu'à ce que toutes les mailles soient au point de jersey. Se servir de la 52e maille à partir du bord, comme d'une couture de côté et tricoter à gauche et à droite de cette sorte de couture, 2 m. ensemble à distances régulières. Les emmanchures et l'empiècement commencent en même temps. Ici séparer le travail. Arrondir l'emmanchure en 3 fois avec un total de 7 m. L'empiècement commence au milieu du dos avec 1 m. env., puis au rang suivant 3 m. au point de riz, puis 5 m. et ainsi de suite jusqu'à ce que toutes les mailles soient tricotées au point de riz sur 15 rangs jusqu'aux coutures d'épaules. Ces dernières seront rabattues en 3 fois avec un total de 17 m. pour chacune. Aux côtés devant élargir l'empiècement après le 10e r., à partir des bordures. A 14 aig. au-dessous de la hauteur des épaules commencer l'encolure dont les mailles ne seront pas rabattues mais petit à petit laissées sur l'aig. comme suit: 6, 4, 3, 2, 2 m. avec 1 r. sans laisser de mailles chaque fois. Ces mailles seront prises avec les m. du dos, sur une aiguille. Puis suivent 2 r. de jersey et un frou-frou. Le capuchon commence avec 17 r. au point de riz, après marquer le milieu. A partir d'ici augmenter sur chaque 5e rang 1 m. de chaque côté de la maille du milieu, après 12 fois, augmenter encore 2 fois sur chaque 14e r. Puis tricoter encore 4 r. Ensuite rabattre le capuchon et le coudre. La manche est tricotée au point de riz avec 48 m. Après 40 aig. augmenter 5 m. de chaque côté jusqu'à l'arrondissement de la manche. Pour cet arrondissement, rabattre 2 m. de chaque côté, puis 1 m. sur chaque aig. (de chaque côté) jusqu'à ce qu'il ne reste plus que 22 m. qui seront rabattues ainsi, 2, 3, 4, 4. Passer un cordon de 2X2 fils de laine à travers le frou-frou de l'encolure et le terminer par 2 pompons. Fermer le manteau au moyen de 4 boutons et de brides en forme de 8 et crocheter des m. serrées tout le tour. Au-dessus du bas broder de petites maisons, de petits arbres et des fleurs au point de maille, en couleur (voir figure!).

Robe de petite fille de 2 a 3 ans

MARCHE DU TRAVAIL.
Chaque partie de la robe est tricotée séparément d'après le patron. Montage voir patron! Les 10 parties commencent chacune avec 6 raies = 12 aig. de mousse, elles sont tricotées séparément et ensuite assemblées par des coutures. Voir fig.! Les manches ne sont tricotées qu'avec la laine bleue, les assembler sur 6 cm. et les coudre sur les parties échancrées du devant et du dos. Puis faire l'empiècement rond du haut de la robe, à rayures comme les 4 parties rayées de la robe. On commence avec 2 raies = 4 aig. de mousse en bleu et on termine avec la 15e raie bleue. Puis coudre l'empiècement aux autres parties et fermer dans le dos avec 6 boutons de verre et de petites brides. Crocheter 2 rangs de mailles serrées autour des manches en les fronçant un peu.



MESURES DU MODÈLE:
Tour de poitrine 70 cm.
Longueur 44 cm.
Ce patron convient à un tour de poitrine de 70 à 72 cm.

FOURNITURES NÉCESSAIRES:
200 gr. de laine « La Fileuse », qualité Perlora, bleu-clair. 20 gr. de laine Angora, rose. 2 aig. à tricoter No 2 1/2. 6 petits boutons de verre.

POINTS EMPLOYES: tricot
1. Chaque partie de la robe est commencée avec la laine bleue, 12 aig. de mousse = 6 raies de point de mousse, à l'endroit aller et retour.
2. Les parties rayées sur le patron sont régulièrement rayées en 2 couleurs comme suit: 1 aig. endroit, rose, 1 aig. envers, rose, 2 aig. endroit, bleu-clair, et ainsi de suite.
3. Toutes les autres parties sont au point de jersey, c'est-à-dire 1 aig. à l'endroit, 1 aig. à l'envers en bleu-clair.

© Archivos Estatales, mecd.es

« REGARDS » offre à ses lecteurs

Un BON de RÉDUCTION de 500 fr.

A TOUT ACHETEUR DE CE POSTE

DU CONSTRUCTEUR A L'ACHETEUR SANS INTERMEDIAIRE

Ce poste vient d'obtenir la Médaille d'Or, ainsi que la Croix d'Or à l'Exposition générale du Commerce et de l'Industrie pour 1937.

Capte 150 stations, dont Moscou, le Vatican, Radio-Colonial, l'Amérique, etc...

FONCTIONNE SANS ANTENNE EXTERIEURE, AVEC LE SIMPLE BOUT DE FIL QUE NOUS JOIGNONS A L'APPAREIL.

Cadran multicolore à feux de position pour chaque gamme d'ondes. Musicalité parfaite.

Lampes type américain du dernier modèle, qui sont en vente chez n'importe quel électricien. Haut-parleur électro-dynamique grand modèle (21 cm.), à suspension arrière et à blindage spécial antironfleur garantissant une production parfaite.

Antifading différé (le plus efficace connu à ce jour).

Filtrage des parasites et régularisation des survoltages provenant des irrégularités de courant par la lampe C-23.

Condensateur flottant supprimant l'effet Larsen.

Est prévu soit pour courant alternatif et fonctionne sur 110-130-220 et 240 volts.

Ou, construit en « Universel », et fonctionne indifféremment sur les mêmes voltages alternatifs en même temps que sur 110 et 220 volts continu.

En alternatif, comprend les lampes C.23 - 6.Q.7 - 6.F.6. - 5.Y.3. - 6.A.8. - 6.K.7. et l'œil magique en trèfle cathodique EMI.

En « Universel », E.310.N - 25.Z.6. - 25.L.6. - 6.Q.7. - 6.A.8. - 6.K.7 et l'œil magique 6-G-5.

GRANDE SELECTIVITE : Jamais 2 stations ne chevauchent l'une sur l'autre. L'œil magique permet le reperage silencieux et précis des stations.

TOUTES ONDES DE 19 A 2.000 METRES

BOBINAGES : 7 circuits accordés à noyau de fer magnétique et réglés sur 472 kc — sélectivité 8 kc — des résultats étonnants sont obtenus en ondes courtes.

PRISE POUR PICK-UP

GARANTIE. — Un an sur l'appareil et 3 mois sur les lampes.

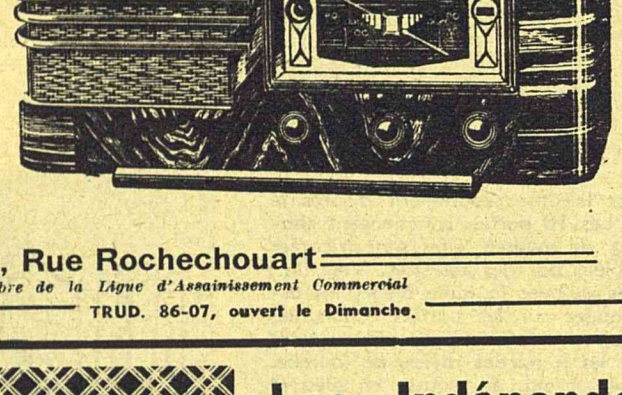
PRIX IMPOSE (déjà imbattable) .... 1.495 fr.
Réduction avec ce BON ..... 500 fr.
PRIX NET ..... 995 fr.

CREDIT — ESSAI A DOMICILE — ECHANGES
Pour Paris, convoquez-nous sans engagement.

Expédition en province contre remboursement de 995 francs port dû. Retour accepté dans les quinze jours si l'appareil motivait la moindre déception.

Les Etablissements « D.S. » font partie de la **LIGUE D'ASSAINISSEMENT COMMERCIAL**, ce qui veut dire : loyauté, probité et respect absolu des engagements.

SUPERHETERODYNE 7 LAMPES
réelles y compris le...
FAMEUX ŒIL MAGIQUE



Encombrement
52 × 27 × 26
Indiquez-nous si vous préférez, une ébénisterie en hauteur
40 × 47 × 36
Emballage gratuit. Se fournit selon les disponibilités avec le cadran ci-contre de 16 cm. de côté ou avec cadran rectangulaire de même surface.

Etablissements
D.S. 50, Rue Rochechouart
Membre de la Ligue d'Assainissement Commercial
TRUD. 86-07, ouvert le Dimanche.

VOYAGE
au bout des égouts

(*Suite de la page 5.*)

●

Je n'ai pas spécialement peur des rats, mais je me tâte avec angoisse. Heureusement, j'ai le plaisir de constater que ni mes bottes ni mon veston ne servent de provisoire habitation à ces rongeurs tant craint des femmes.

Et nous allons toujours, par les rues de cette ville souterraine qui reproduit si exactement la ville d'au-dessus, avec ses noms de voies, de places, de carrefours, ses numéros de maison. Devant moi, l'ingénieur parle de ses ouvriers :

— De rudes gars, qui font un travail dont le public ne leur sait pas assez gré... Et qui risquent leur peau tout autant qu'un mineur ou qu'un marin... Savez-vous qu'il suffit d'un orage pour que l'eau des égouts monte si considérablement et si vite que les galeries soient pleines jusqu'à la voûte... C'est pourquoi, lorsque des ouvriers sont dans les égout, un camarade reste dehors, à l'entrée du regard, avec une trompette dont il sonne s'il se met à pleuvoir... Alors, ceux qui sont en dessous doivent tout lâcher et sortir le plus vite possible. Il ne faut que quelques minutes pour que les égouts débordent...

Et en effet, sur les parois, je lis, à environ un mètre et demi de hauteur: « Orage du 29 mai 1901 », plus loin : des inscriptions disant la hauteur formidable qu'ont atteinte en peu de temps les eaux de l'égout en d'autres circonstances.

— En été, surtout, c'est terriblement dangereux. Les pluies succèdent aux pluies, les orages sont d'une extrême violence... Puis, notez encore ceci: il peut fort bien pleuvoir dans un quartier de Paris sans qu'il pleuve dans un autre, de sorte que les ouvriers de ce dernier quartier ne sont prévenus de la pluie qu'en voyant un torrent déferler des égouts des autres quartiers.

Une plaque émaillée « Rue de Rivoli », une autre « Boulevard Sébastopol » marquent un carrefour où nous arrivons. Plusieurs égouts se joignent ici comme à la surface des rues en un boulevard. C'est une rivière assez large, qui coule maintenant dans l'égout où nous avançons, une rivière au flot noir, lourd, ou passent d'étranges choses inconnues, au courant rapide et sinistre. Si l'on tombait dans cette eau pourrie, on sent qu'on ne pourrait en sortir. On serait roulé, empêtré dans les détritus, noyé — et de quelle horrible noyade — avant que vos compagnons se soient aperçus de votre disparition. Involontairement, ma main serre la rampe qui court le long de la paroi et permet de se retenir en cas de glissade toujours à craindre, avec ce sol humide et gras.

La galerie qui enferme cet égout — le collecteur secondaire — du boulevard Sébastopol, à son tour devient plus vaste, la voûte s'élève, la cuvette s'élargit, les eaux y courent en grondant, dans un bruit sinistre que l'écho accroît cent fois. Et sur nos têtes, les câbles et les tuyauteries, eux aussi, sont devenus imposants, telle cette tuyauterie qui transporte l'eau potable, si énorme, si pesante — plus de 1 mètre de diamètre — qu'il a fallu la poser sur des piliers de maçonneries.

Mais une étrange machine vient d'apparêter ma vue. Imaginez une plate-forme de wagon, roulant sur six roues au-dessus de la cunette, dont les bords lui servent de raillage. Sous cet étrange wagon, une vanne verticale munie d'une ouverture qu'on peut régler à volonté est adaptée. L'ingénieur m'explique qu'il suffit aux ouvriers de baisser cette vanne pour qu'elle obstrue la cunette et retienne les eaux qui, ne trouvant plus pour s'échapper que cette étroite ouverture, s'y ruent en produisant un violent courant, qui a pour effet de chasser les immondices qui obstruent l'égout en avant de la vanne.

Par ici, c'est le fond de la galerie, où tonitrue un formidable écho de cascade. Et quand j'ai fait quelques pas, je m'arrête, stupéfait, vaguement inquiet...

Nous sommes à un carrefour ou plusieurs égouts et collecteurs secondaires se réunissent pour donner naissance au grand collecteur de Clichy. Mais comment le décrire ? Imaginez, au bas d'un escalier sous une voûte de métro qui l'oblige à plonger presque à pic, une rivière de quatre mètres de largeur, ou mieux, un gouffre, un abîme plein de nuit où ruent, où tourbillonnent, où rugissent, dans des tourbillons, des remous, des courants fous, des flots noirs, tumultueux, pleins de sinistres horreurs qui se lancent en grondant, se précipitent, se jettent les uns sur les autres, s'emportent dans une fuite vertigineuse.

— En avez-vous assez pour aujourd'hui ou continuons-nous encore un peu ? me demande l'ingénieur en souriant.

Continuer ? Ma foi, non, je n'en avais pas le courage. Je commençais à en avoir assez de ces galeries pénibles où l'on ne pouvait lever la tête sans risquer de s'assommer marcher sans frôler la noyade, l'air humide, les ténèbres vous donnaient l'impression d'être enterré vivant, où l'on grelottait sans savoir pourquoi, où mille bruits sans raisons faisaient sursauter, où des souffles glissaient sur vous comme des fantômes. Nous repartîmes, et je poussai un soupir d'aise en retrouvant l'air libre. Jamais Paris ne me parut plus beau.

(A suivre.)

L. GERIN

VIENT DE PARAITRE

60 CHANSONS POUR LES JEUNES

Recueil avec musique

CAMPEURS
AJISTES
TOURISTES
VOICI LES CHANTS QUE VOUS ATTENDEZ

5 francs (franco 6 francs)
Remises par quantités

LE CHANT DU MONDE
137, Boulevard St-Germain, Paris
Ch. Postal 2191-62

Les Indépendants

(*Suite de la page 19.*)

●

Les uns et les autres rejoignent vite les révoltés, les uns et les autres ne sont prospères que dans les périodes de hausse des salaires. Les uns et les autres n'ont qu'un désir, améliorer ou agrémenter leurs conditions de travail. Ils utilisent le progrès à leur manière : non en rationnalisateurs, mais en artistes. Dix-huit mois de front populaire leur a permis de repeindre les enseignes. Ils le savent. Ils ne l'oublieront pas. Mais les impôts continuent à les accabler, eux les moins riches et les plus nombreux. Les « trusts » se développent encore. Ils ne l'oublieront pas non plus.

Tous attendent que les riches paient. Les riches dont ils ne sont pas. Tous sont des travailleurs. Dans les voies du progrès ils sont avec leurs clients, avec le peuple. Mais la loi qui devait en compensation des accords Matignon les soulager de l'emprise du fisc n'est pas juste à leur égard.

Et c'est, tous, le problème financier qui les tourmente. Ils sentent qu'il n'a pas été traité avec équité.

— Si je vous disais, me contait un petit hôtelier, que nous ne faisons pas plus de 20.000 francs par an de bénéfices nets. Et nous sommes trois à travailler.

La maison était propre, coquette, le client reçu en ami. L'hôtelier, ancien maître d'hôtel, convient qu'au service des grands hôtels il serait mieux payé :

— Oui, mais ici je suis mon maître, explique-t-il...

Stéphane MANIER.

regards

ABONNEMENTS
FRANCE & COLONIES
3 mois: 18 fr. - 6 mois: 32 fr.
Un an : 58 fr.
Pays de l'Union postale :
6 mois: 42 fr. - Un an: 78 fr.
Autres pays :
6 mois: 54 fr. - Un an: 96 fr.

●

Pour chaque changement d'adresse envoyer la bande du dernier numéro reçu et joindre 1 fr. 50 en timbres-poste.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ
NOUVELLES ÉDITIONS REGARDS
SOCIÉTÉ ANONYME R. C. S. 257-566 B
89, RUE D'HAUTEVILLE, PARIS - X
Téléphone : PROVENCE 52-13
Chèque postal : PARIS 1715-54

VIENT DE PARAITRE

JUAN VICENS

L'ESPAGNE VIVANTE

Un peuple à la conquête de la culture

L'auteur traite d'un aspect trop peu connu du conflit espagnol : en luttant pour sa vie, pour sa liberté, le peuple d'Espagne lutte pour conquérir le droit de s'instruire.

Ce livre démontre que rien n'est plus juste que la devise de Cultura Popular : « Le livre d'aujourd'hui est la garantie de la Culture de demain. »

12 francs

SUR L'ESPAGNE

Contre-Attaque en Espagne, par Ramon J. Sender ..... 25 »
Le Romancero de la Guerre Civile, présenté par G. Pillement ..... 10 »
Espagne, Espagne ! (8e mille), par Jean-Richard Bloch .... 12 »
Le partage des terres, par C. M. Arconada ..... 12 »
Cervantès, par Jean Cassou .... 12 »
Panorama de la Culture espagnole, par Louis Parrot ..... 12 »

EDITIONS SOCIALES INTERNATIONALES
24, rue Racine, PARIS

Par le train

75% DE RÉDUCTION
A PARTIR DE LA 3e PERSONNE

AVEC UN BILLET DE
FAMILLE

RÉDUCTION DE 87.50 o/o
POUR LES ENFANTS DE 4 A 10 ANS

✱

UNE CARTE peut être délivrée **GRATUITEMENT** à un membre de la famille pour lui permettre de voyager à **DEMI-TARIF** et autant de fois qu'il le désire, entre la gare de départ et le lieu de séjour de la famille.

SNCF

SOCIÉTÉ NATIONALE DES CHEMINS DE FER FRANÇAIS

© Archivos Estatales, mecd.es

Les jeudis de SAM dit "VENDREDI"

Vous ne connaissez pas Sam, dit Vendredi ?

Moi, je le connais depuis Jeudi dernier, car Sam, dit Vendredi, reçoit le premier Jeudi du mois. Depuis longtemps déjà, on m'avait conseillé de l'aller voir. Il faut absolument connaître ce type inénarrable, me disait-on, car il te procurera (ou « vous procurera » selon le degré d'intimité de mon interlocuteur) de joyeux moments.

Je suis donc allé voir ce type inénarrable, et, en effet, je n'ai pas eu lieu de le regretter. Quant à vous, chers lecteurs... Mais ceci est une autre histoire, comme disent Pierre Benoit, André Maurois, Maurice Chevalier et tant d'autres (car pourquoi cette phrase absolument dénuée de personnalité resterait-elle l'apanage exclusif de feu Rudyard Kipling ?)

Sam, dit Vendredi, est un nègre, il serait puéril de le nier. Ce dernier descendant du célèbre compagnon de Robinson Crusoé, est même un nègre de l'espèce la plus obscure; c'est le nègre de Rip, de Mirande et de Varna. C'est dire qu'il est assez cultivé, souvent humoriste et « très parisien ». Bref, c'est ce qu'on est convenu d'appeler le « nègre plus ultra » !

En arrivant devant sa porte, j'eus une première surprise. Je saisis machinalement ce que je croyais être le cordon de la sonnette, mais j'eus une impression assez désagréable. Ce que j'avais pris pour un cordon était en réalité... un serpent ! Un serpent à sonnette, naturellement; probablement un souvenir du pays natal de son étrange propriétaire.

Après que l'huis m'eut été ouvert par un magnifique chimpanzé entièrement peint en blanc, je pénétrai dans le cabinet de travail de Sam, lequel me reçut par ces mots :

— Bonjour. Soyez le bienvenu, mais fermez vite la porte, car ça fait un courant d'air terrible avec une parenthèse que je viens d'ouvrir !

J'obtempérai. Puis, me retournant, je regardai plus attentivement le maître de la maison et ne pus m'empêcher de marquer un léger étonnement devant sa mise plus que sommaire, car il n'était vêtu que d'un bracelet en acier chromé et d'une cigarette à bout d'or.

— Bah ! vous savez bien que le noir est toujours habillé, fit-il en m'offrant un siège sur lequel vinrent aussitôt se percher deux superbes oies blanches qui lui fournissent ses plumes.

Quand je me fus assis, entre elles :

— C'est le siège de trois ! dit-il en souriant finement.

— Ah ? ah ? fis-je, avec un sourire pour le moins aussi fin que le sien, encore que je n'eusse absolument rien compris à cette réflexion saugrenue.

Les présentations faites, Sam, dit Vendredi, me murmura :

— Que voulez-vous prendre ?

— Ma foi, répondis-je en jetant un coup d'œil circulaire, je prendrais volontiers ceci. Et, d'un index précis, je désignai un vase de dimensions impressionnantes, qui me paraissait avoir une certaine valeur.

— Le vase de Soissons ? s'exclama-t-il.

— Le vase de Soissons !

— Oui, je l'appelle ainsi parce qu'il est plein de haricots... Les haricots avec lesquels je paye mes domestiques et mon propriétaire... Mais, reprit-il, vous vous êtes mépris sur le sens exact de mon offre. J'entendais... que voulez-vous boire ?

— Excusez-moi, dis-je, un peu confus. Alors pour moi, ce sera une menthe-fraise.

— Impossible, me répondit-il avec calme. Je n'en ai pas. Et d'ailleurs, je n'ai rien d'autre non plus. Mais la politesse exigeait que je vous offrisse à boire. C'est fait, n'en parlons plus !

Après quoi, cet être, évidemment inénarrable, s'assit confortablement à terre et me dit :

— Cher vieux saucisson, vous m'êtes infiniment sympathique. Je serai ravi de vous voir ici tous les mois et d'inaugurer avec vous un mode de conversation dont je suis le génial et modeste inventeur, et que je crois assez curieux : chaque premier jeudi du mois, quand vous arriverez, j'enfoncerai, en votre présence et au hasard, une épingle entre les pages de mon dictionnaire et le mot qu'elle marquera servira de thème à notre entretien. O. K. ?

— Ça colle ! affirmai-je avec enthousiasme, séduit au plus haut degré par ce procédé inattendu et d'une fantaisie charmante.

— Alors, entendu. Nous commencerons cet agréable petit jeu la semaine prochaine. Pour aujourd'hui, il nous aura suffi de faire connaissance. Vous m'excuserez de ne pas vous retenir plus longtemps, mais il faut absolument que je termine pour ce soir une opérette viennoise qui se passe au Thibet, ce qui ne manque pas d'une certaine originalité, et un drame préhistorique à grand spectacle sur lequel je compte beaucoup, car il y a, à l'acte secondaire, un petit ballet de plesiosaures dont je ne vous dis que ça !

Sur ce, il se leva avec une telle brusquerie que j'eus l'impression très nette que le voisin du dessous s'amusait à percer son plafond avec un vilebrequin.

Puis, il me reconduisit jusqu'à la porte en me tapant sur l'épaule droite avec la délicatesse d'un marteau-pilon dont la manœuvre aurait été confiée à une brute ivinée, et je conçus le projet habile de lui offrir l'épaule gauche la fois prochaine, afin qu'elles se retrouvent au même niveau.

Nous nous serrâmes la main, et je pris congé, les cinq doigts de la dextre réduits à l'état de cataplasme.

A peine avais-je le dos tourné que Sam, dit Vendredi, me gratifia d'un coup de pied dans le bas des reins à défoncer une digue ! Je me retournai d'un bond, un tantinet surpris, je l'avoue. Mais la bonne face de Sam rayonnait toujours de la même franche cordialité. J'en déduisis qu'il s'agissait là, vraisemblablement, d'un rite respectable auquel il siérait que je m'habituasse.

Toutefois, je me suis promis — in petto — de rembourrer sérieusement le fond de mon pantalon pour le jeudi suivant.

(A suivre.)

Roméo CARLES.

SPORTS

A la COURNEUVE, le Cross populaire des 5 NATIONS

(*Suite de la page* 17.)

Les frères Znamenski ne se ménagèrent point. Ils étaient, comme on dit, « en plein sprint ». L'un et l'autre voulait gagner. Hélas ! Il n'y a jamais qu'un vainqueur dans toute épreuve !

Ce fut, pour la troisième fois, Séraphin qui l'emporta d'une dizaine de mètres sur son frère Georges, second pour la troisième fois.

Derrière eux, Ivankovitch arrivait troisième également pour la troisième fois. Il avait perdu, en 1.500 mètres, près de 200 mètres sur l'étonnant duo des Znamenski ! Mais il avait lui-même environ 200 mètres d'avance sur le quatrième, qui était le quatrième coureur soviétique Stépanov, jeune et bel athlète, véritable révélation de ce cross émouvant, qui venait pour la première fois à Paris et qui, dans la dernière boucle, avait rejoint puis dépassé le Finlandais Perkonoja, cinquième, devant l'autre Finlandais Saarinew.

A la septième place, on trouvait le cinquième Soviétique Potemine; puis, huitième, l'autre Saarinen; neuvième, le Finlandais Peltomaki, qui perdait peu à peu depuis le deuxième tour et fort heureux, en conséquence, de voir l'épreuve prendre fin.

En dixième position, nous trouvions alors la premier Français de la F.S.G.T., le beau champion breton Le Guyader qui, pistard de grande classe, avait fait une course admirable de courage et de régularité. Venaient ensuite le vétéran Duquesne, le champion actuel de la F.S.G.T. Saussaye, Thirion, le Toulousain Minute, etc.

Inutile d'ajouter, n'est-ce pas, que, par cinq hommes, l'U.R.S.S. enlevait on ne peut plus nettement la première place par équipes. Elle devançait la Finlande, la France, pas trop bousculée quand même, et la Belgique, très loin.

En résumé, nous avons vécu dimanche une pleine journée de grand et beau sport. L'organisation fut digne d'éloges, et stupéfia littéralement les journalistes spécialisés, même les plus sévères d'ordinaire pour la F.S.G.T. Le si beau sport de compétition qu'est le cross-country, a prouvé en cette occasion qu'il était susceptible de faire vibrer — le mot n'est pas trop fort — une foule importante et, de surcroît, il a prouvé (puisque toutes les catégories étaient représentées) qu'il était aisément accessible à tous. Une belle et utile propagande lui a ainsi été faite. Nous aimons trop le VRAI *sport pour ne pas en remercier chaleureusement les organisateurs, notre confrère* L'Humanité *et la Fédération Sportive et Gymnique du Travail.*

Jacques ANTHEIL.

Le Gérant : SAINT-DIZIER. Printed in France

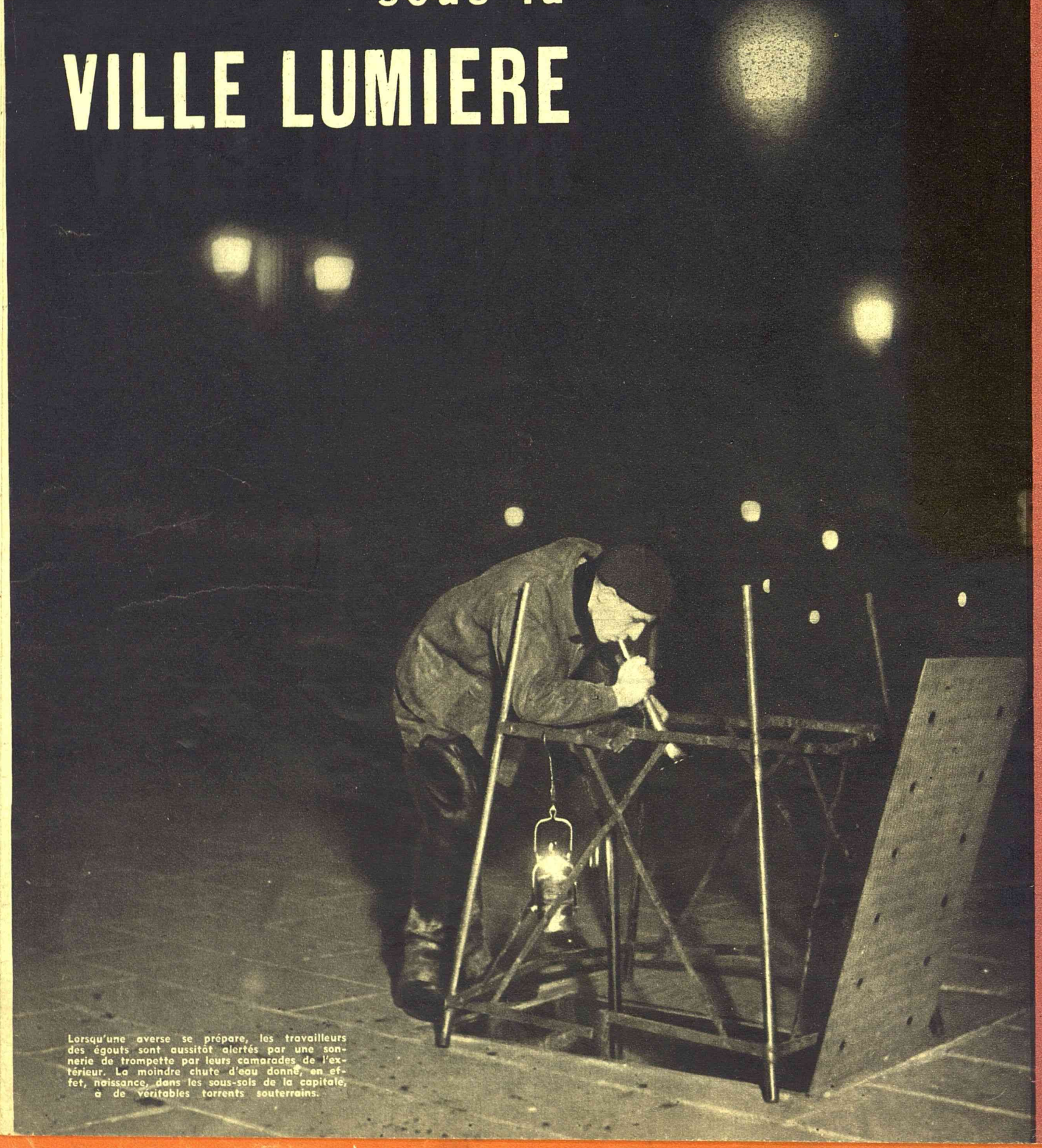
Travail exécuté au tarif syndical par des ouvriers syndiqués.

Imprimerie MARÉCHAL, Paris.

© Archivos Estatales, mecd.es

regards

EXPLORATIONS sous la VILLE LUMIERE



Lorsqu'une averse se prépare, les travailleurs des égouts sont aussitôt alertés par une sonnerie de trompette par leurs camarades de l'extérieur. La moindre chute d'eau donne, en effet, naissance, dans les sous-sols de la capitale, à de véritables torrents souterrains.

1fr.50
1. 75 BELGES
0. 35 SUISSE
24 pages

Une grande enquê de Louis GER

AU SECOU des CONQUÉRAN du POL

© Archivos Estatales, mecd.es